



## CONSÉCRATION

L'ABBÉ de Nantes, notre vénéré fondateur, a consacré les petits frères et petites sœurs du Sacré-Cœur au Cœur Immaculé de Marie en 1997, à son retour d'exil, pour « passer la main » à l'Immaculée Conception. Aujourd'hui, c'est le pape François qui « passe la main », accomplissant la vision prophétique de sainte Jacinthe :

*« Oh ! Lucie ! Ne vois-tu pas tant de routes, tant de chemins et de champs pleins de gens morts, perdant leur sang, et d'autres gens qui pleurent de faim et n'ont rien à manger ? Et le Saint-Père, dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie ? Et tant de monde qui prie avec lui ? »* (Sœur Françoise de la Sainte Colombe, *FRANCISCO ET JACINTA SI PETITS... ET SI GRANDS !* éditions CRC 1998, p. 167)

Le jour de la fête de l'Annonciation, vendredi 25 mars 2022, le monde entier a vu et entendu le pape François supplier Notre-Dame de Fatima sur un ton pathétique :

*« Nous recourons donc à toi, nous frappons à la porte de ton Cœur, nous tes chers enfants qu'en tout temps tu ne te lasses pas de visiter et d'inviter à la conversion. »*

Depuis cent ans, les Papes se sont succédé, de Pie XI à Benoît XVI en rivalisant d'indocilité pour ne faire aucun cas des « visites » répétées de la Sainte Vierge, le pape Jean-Paul I<sup>er</sup> excepté, qui était résolu à lui obéir, mais il est mort martyr de ses frères avant de mettre cette intention à exécution. Benoît XVI, qui est le successeur de Jean-Paul II, a refusé de

répondre à l'invitation de François qui, lui, se montre le successeur de Jean-Paul I<sup>er</sup>, depuis le beau programme que le Bon Dieu lui avait inspiré de proclamer lors de sa première homélie consistoriale, devant des cardinaux médusés. Mais il semblait l'avoir quelque peu oublié, à la ressemblance de saint Pierre reniant son maître à trois reprises...

Pour le Chef des Apôtres, cela n'a duré que quelques heures, et la Vierge Marie, sainte Marie-Madeleine et saint Jean, confrontés à ce mystère d'iniquité où tout pouvoir avait été donné au Prince de ce monde... ont vite arraché Pierre aux griffes de Satan. Pour nous, cela dure depuis bientôt dix décennies.

Le 13 juin 1929, Notre-Dame était venue à Tuy dire à Lucie :

*« Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. »*

C'est une question de vie ou de mort... éternelle !

*« Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander ré-*

*paration. Sacrifie-toi à cette intention et prie. »*

Pie XI fit la sourde oreille, n'écoutant que sa politique d'entente avec l'Urss. Et nous avons eu la guerre avec l'Allemagne, elle aussi adossée au même pacte... avec la Russie... que le pape Pie XI



Sainte Jacinthe (1910-1920)

n'avait pas voulu consacrer au Cœur Immaculé de Marie pour la convertir.

Aujourd'hui, le pape François confesse avec un vrai repentir : « *Nous avons perdu le chemin de la paix. Nous avons oublié la leçon des tragédies du siècle passé, le sacrifice de millions de morts des guerres mondiales.* »

Plutôt qu'« *oublié* », il serait plus exact de dire que nous avons « *méprisé la leçon* » annoncée par avance à Lucie, François et Jacinthe, dès le 13 juillet 1917, en pleine guerre mondiale, la première !

« *La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire. Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père.* »

« *Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties.* »

Tout s'est accompli à la lettre au long du « *siècle passé* ». Aujourd'hui, le pape François, après avoir fait le tableau de la « *grande ville à moitié en ruine* » annoncée par la troisième partie du « *Secret* » confié aux enfants, « *prie dans une grande église, devant le Cœur Immaculé de Marie et tant de monde qui prie avec lui* :

« *Mère, nous désirons t'accueillir maintenant dans notre vie et dans notre histoire. En cette heure, l'humanité, épuisée et bouleversée, est sous la croix avec toi.* »

La « *grande croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce* » que Lucie, François et Jacinthe ont vue le 13 juillet 1917.

« *Et elle a besoin de se confier à toi, de se consacrer au Christ à travers toi.* »

Admirable formule qui met fin aux objections des « *théologiens* », de Laurentin à Ratzinger !

« *Le peuple ukrainien et le peuple russe, qui te vénèrent avec amour, recourent à toi, tandis que ton Cœur bat pour eux et pour tous les peuples fauchés par la guerre, la faim, l'injustice et la misère.* »

« *Mère de Dieu et notre Mère, nous confions et consacrons solennellement à ton Cœur immaculé Nous-même, l'Église et l'humanité tout entière, en particulier la Russie et l'Ukraine.* »

Elle l'avait promis ! « *À la fin mon Cœur Immaculé*

*trionphera. Le Saint-Père me consacra la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix. Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi.* » Promesse tenue !

« *Il ne s'agit pas d'une formule magique, avait souligné le Pape dans l'homélie prononcée au cours de la messe qu'il venait de célébrer, mais d'un acte spirituel. Et d'un geste de pleine confiance des enfants qui, dans la tribulation de cette guerre cruelle et insensée qui menace le monde, ont recours à leur Mère en jetant peur et douleur dans son Cœur, se remettant à elle.* »

Concrètement, vu l'autorité du Saint-Père, la gravité de la situation et l'importance capitale de cette consécration, il faut voir dans cet acte de l'« *Évêque vêtu de Blanc* », marchant « *à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine* », le doigt de Dieu (Luc 11,20) intervenant par le pauvre Vicaire de son Fils, diaboliquement désorienté, expert en humanité en faillite : « *Avec honte nous disons : Pardonne-nous, Seigneur !* »

Après Paul VI qu'exaltait son « *culte de l'homme* », un Pape qui demande pardon à Dieu... c'est prodigieux ! Le pape François n'est pas loin du royaume de Notre-Dame de Fatima...

Même s'il ne la nomme pas, et préfère citer une parole de Notre-Dame de Guadalupe à Juan Diego, parce qu'il ne comprend pas encore qu'en refusant l'Alliance que Dieu leur proposait par la médiation du Cœur Immaculé de Marie, les Souverains Pontifes, ses prédécesseurs, ont été les premiers responsables des « *millions de morts des guerres mondiales* » qu'il déplore, « *cadavres qu'il trouve sur son chemin* ».

Sa manière d'amener les paroles saintes et divines de la consécration fait penser à l'enfant prodigue. Il ne fait pas le fier, certes, mais comme un tout petit enfant, un peu inconscient et donc pas très contrit, il ne semble guère mesurer la peine qu'il a faite à sa Maman. Mais il ne s'en repent pas moins à la vue des larmes de sa Mère, comme Lucie au carmel de Coïmbre, que sa supérieure entendit soudain murmurer, en présence d'une statue de Notre-Dame de Fatima : « *Elle pleure !* »

Le pape François a vu les larmes de Marie : « *Que tes pleurs, ô Mère, émeuvent nos cœurs endurcis. Que les larmes que tu as versées pour nous fassent reflourir cette vallée que notre haine a asséchée.* »

Le « *nous* » employé par le Pape rappelle le « *nous* » employé par l'abbé de Nantes, notre vénéré Père fondateur, en conclusion de sa critique du prétendu « *Catéchisme de l'Église catholique* » (CEC) : « *Très Saint-Père, nous nous sommes égarés dans nos mirages...* » On dirait que Jésus guide la plume de

son vicaire qui l'a pourtant renié. Mais précisément, François, à l'instar de saint Pierre, n'en aura que plus d'autorité pour « *confirmer ses frères* », maintenant qu'il est « *revenu* » avec le poids du « *Nous* » de majesté, le « *Nous* » responsable de tous les désordres apocalyptiques de nos temps qui sont les derniers.

### CŒUR IMMACULÉ

On lit dans *LA CROIX* du vendredi 25 mars 2022, jour de la fête de l'Annonciation, sous la plume de Loup Besmond de Senneville, un compte rendu de « *l'offensive spirituelle du pape François : le pape François consacra, ce 25 mars à la basilique Saint-Pierre, la Russie et l'Ukraine au Cœur Immaculé de Marie* ».

La pensée de l'auteur est d'une profondeur abyssale : « *L'annonce de la consécration de l'Ukraine et de la Russie au Cœur Immaculé de Marie a laissé les diplomates en poste près le Saint-Siège aussi perplexes qu'intrigués : "Il est sûr que lorsqu'on en vient à prier, c'est que la situation est mal engagée..."*, analyse l'un d'entre eux. » Confondant !

Il est trop évident que le concile Vatican II a laissé le Vatican et toutes ses institutions totalement dépouillés de toute intelligence mystique et politique de l'Immaculée Conception.

À Lourdes, la Vierge Marie a dit son nom : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.* » Elle ne s'en tient pas à l'invocation enseignée à sainte Catherine, rue du Bac, à Paris. « *Ô MARIE, CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS.* » Le privilège de l'Immaculée Conception était entendu comme l'affirmation que, depuis Adam et Ève et jusqu'à la fin du monde, une seule "Femme" avait été préservée de la faute originelle : la Vierge Marie. Cette vérité de foi, toujours crue et aimée par le bon peuple chrétien, difficilement acceptée par la raison des théologiens au long des siècles, était devenue l'objet de la définition dogmatique prononcée par le bienheureux pape Pie IX, en 1854.

Quatre ans plus tard, la Vierge Marie descend dans la grotte de Massabielle et dit, le 25 mars 1858 : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.* »

« *Nous passons, me semble-t-il, disait l'abbé de Nantes, dans un sermon du 11 février 1997, d'une acception restreinte de cette révélation nouvelle à une compréhension universelle. C'est une explication du dogme. Ce n'est pas seulement une "confirmation" de la définition, comme l'écrivait sainte Bernadette au bienheureux Pie IX, c'est une compréhension nouvelle, comme l'avait saisi saint Maximilien-Marie Kolbe dans ses fulgurances.* »

C'est son nom propre et non un qualificatif. Comme si elle disait : J'ai été préservée, dans ma

conception humaine, de la tare du péché originel que véhicule une "conception" charnelle, c'est vrai. Mais notre Père nous rappelle que Dieu "conçoit" son Verbe, donc il y a de la "conception" en Dieu. Cette parole de la Vierge ouvre un chapitre nouveau au traité de l'Incarnation du Verbe qui a été "conçu" du Saint-Esprit dans le sein virginal de Marie.

Le Verbe lui-même est la "Conception" éternelle du Père. Dieu dit sa Parole, toute sa Sagesse, toute sa Science se déverse dans un autre lui-même qui est son Fils bien-aimé. Cette relation d'engendrement spirituel s'appelle une "conception". Dans notre condition humaine, c'est une idée, tellement marquée qu'elle acquiert une sorte d'indépendance relative, partielle, par rapport à la bouche qui émet le son de la voix, pour exprimer la pensée correspondant à la Vérité.

La Vierge Marie, plus divine qu'humaine, se nomme par une œuvre éternelle de Dieu : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.* » Je suis la "conception" parfaite de la créature telle que Dieu la désire dans sa plénitude. Elle est l'œuvre de Dieu, œuvre parfaite qui la met au-dessus de toutes les femmes, parce que Jésus, "conçu" dans son sein, est l'œuvre de Dieu, parfaite, plus que parfaite, placé au-dessus de tous les hommes par son Incarnation.

« *Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, déclarait saint Louis-Marie Grignon de Montfort, je le dis relativement de la Sainte Vierge. Jésus-Christ l'ayant choisie comme compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire, de sa puissance au Ciel et sur la terre, il lui a donné par grâce, relativement à sa majesté, tous les mêmes droits et privilèges qu'il possède par nature.* »

Il lui a donné une âme, un corps, un Cœur Immaculé, c'est-à-dire parfaitement saint comme est Saint le Sacré Cœur de Jésus ; le Cœur Immaculé de Marie est Saint comme Dieu est Saint. Nous lui sommes consacrés par le Saint-Père... en même temps que les Russes, les Ukrainiens, et « *l'Église et l'humanité tout entière* ».

### QU'EST-CE QUE LA CONSÉCRATION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE ?

Le Saint-Sacrifice de la messe commence par « *reconnaître que nous avons péché* » et demander pardon, c'est-à-dire nous "convertir".

Les "suppliants" ainsi convertis reçoivent ensuite l'enseignement de la Parole de Dieu qui, dans les Livres saints de l'Ancien Testament, annoncent et préparent l'Incarnation de cette Parole, de ce Verbe, prophétisée par le prophète Isaïe : « *Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel* », c'est-à-dire « *Dieu avec nous* ». C'est tellement extraordinaire que nous rappelons trois fois par jour l'accomplissement his-

torique de ce miracle dans la prière de l'ANGÉLUS : « *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et le Verbe s'est fait chair et il habita parmi nous.* »

Or, ce miracle se renouvelle au Saint-Sacrifice de la messe, qui est une « *consécration* », c'est-à-dire une transformation du pain en Corps du Christ, et du vin en son précieux Sang versé pour nous laver de tout péché. Et parce qu'il est ressuscité, le Christ a cette puissance de « *consacrer* » celui qui mange cette Chair et boit ce Sang, c'est-à-dire de le rendre saint, de pécheur qu'il était. C'est ainsi que le Christ ressuscité se l'incorpore, en l'arrachant à Satan, et reconquiert ce monde pour en faire son Église, son Épouse, dont le Cœur Immaculé de Marie est l'artisan infatigable.

C'est ainsi que la France est devenue la « *filie aînée* » de Marie, « *consacrée* » en « *corps mystique du Christ* », c'est-à-dire en Chrétienté.

Et la Russie ? Pourquoi « *la Russie* » ? Inlassablement, Lucie a rappelé aux prédécesseurs du pape François que c'était une exigence de la Sainte Vierge. Mais leur « *politique* » n'était pas celle de la Sainte Vierge.

Aujourd'hui, c'est clair : la Russie est au centre du cyclone qui menace d'embraser le monde... « *DIEU... VEUT LA SAUVER* », François, le vicaire du Christ, aussi puisqu'il vient de frapper à la porte du Cœur de Marie :

« *Mère de Dieu et notre Mère, nous confions et consacrons solennellement à ton Cœur immaculé Nous-même, l'Église et l'humanité tout entière, en particulier la Russie et l'Ukraine... Tu as tissé l'humanité de Jésus, fais de nous des artisans de communion.* »

C'est dire qu'il ne suffit pas de compter sur le miracle que nous a promis Notre-Dame de Fatima. Comme Bernadette à Lourdes, comme Lucie, François et Jacinthe, « *il faut encore que je me le gagne* ». La consécration est bien faite et « *valide* » *ex opere operato*, et la Russie incorporée au « *Cœur Eucharistique de Jésus-Marie* ». À nous de lui faire porter du fruit par la pratique assidue des cinq premiers samedis instituée par Notre-Dame de Fatima, à Pontevedra, pour « *faire de nous des artisans de communion* » au Cœur Eucharistique de Jésus-Marie.

*Frère Bruno de Jésus-Marie.*



Le jour de la fête de l'Annonciation, dans la basilique Saint-Pierre, le vendredi 25 mars 2022, le monde entier a vu et entendu le pape François supplier Notre-Dame de Fatima sur un ton pathétique : « *Nous recourons donc à toi, nous frappons à la porte de ton Cœur, nous tes chers enfants qu'en tout temps tu ne te lasses pas de visiter et d'inviter à la conversion.* » « *Le peuple ukrainien et le peuple russe, qui te vénèrent avec amour, recourent à toi, tandis que ton Cœur bat pour eux et pour tous les peuples fauchés par la guerre, la faim, l'injustice et la misère.* »

« *Mère de Dieu et notre Mère, nous confions et consacrons solennellement à ton Cœur Immaculé Nous-même, l'Église et l'humanité tout entière, en particulier la Russie et l'Ukraine.* »

## MÉDITATION POUR LE PREMIER SAMEDI DU MOIS D'AVRIL

### DÉVOTION RÉPARATRICE

LE pape François, dans la consécration solennelle au Cœur Immaculé de Marie qu'il a prononcée le vendredi 25 mars à Saint-Pierre, en la fête de l'Annonciation, invoque Notre-Dame des Douleurs que nous venons de chanter :

*« Sainte Mère de Dieu, lorsque tu étais sous la croix, Jésus, en voyant le disciple à tes côtés, t'a dit : "Voici ton fils." (Jn 19, 26) Il t'a ainsi confié chacun d'entre nous. Puis au disciple, à chacun de nous, il a dit : "Voici ta mère." Mère, nous désirons t'accueillir maintenant dans notre vie et dans notre histoire. »*

Enfin ! Benoît XVI, comme Jean-Paul II, Paul VI et Jean XXIII, refusait absolument d'accueillir Notre-Dame « dans notre histoire ». Dans notre vie personnelle, oui, tant que vous voulez. Mais « dans notre histoire », non ! La Sainte Vierge ne fait pas de politique ! C'est pourquoi Benoît a refusé de répondre à l'invitation de François lui demandant de se joindre à la cérémonie publique à Saint-Pierre.

Sans entrer dans les méandres de la pensée ou du cœur du pape François, qui, de toute manière, nous restent cachés, ce qui est formidable c'est le fait historique de cette consécration prononcée par le Saint-Père. Le Pape est le Pape, ses gestes et ses paroles ont un effet indépendamment de ses dispositions intimes. Le parallèle avec la consécration de la messe est éclairant : la consécration est valide dès que le prêtre fait consciemment ce que l'Église veut. Là, de même, le pape François a fait consciemment ce que la Sainte Vierge voulait. Cela suffit.

De même, lorsqu'il demande pardon, lorsqu'il fait le tableau de notre humanité déchue... cela compte...

François, lui, a lu le "troisième Secret" de Fatima et la vision sur laquelle il s'achève : « *En cette heure, l'humanité, épuisée et bouleversée, est sous la croix avec toi.* » Le pape François a lu la vision qui achève le grand "Secret" confié à Lucie, François et Jacinthe le 13 juillet 1917 :

Après « *un évêque vêtu de Blanc* » dont les enfants eurent « *le pressentiment que c'était le Saint-Père* », ils virent « *plusieurs autres Évêques, Prêtres, religieux et religieuses gravissant une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande Croix de tronc brut comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce.* »

Le pape François continue : « *Et l'humanité a besoin de se confier à toi, de se consacrer au Christ à travers toi. Le peuple ukrainien et le peuple russe, qui te vénèrent avec amour, recourent*

*à toi, tandis que ton Cœur bat pour eux et pour tous les peuples fauchés par la guerre, la faim, l'injustice et la misère.* » Ces maux sont le châtement annoncé par Notre-Dame le 13 juillet par lequel Dieu « *punit le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église* ».

Notre-Dame ajoutait : « *Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties.* »

Le pape François n'accomplit que la moitié de la demande : la consécration de la Russie ; il a omis « *LA COMMUNION RÉPARATRICE DES PREMIERS SAMEDIS* ». Comme l'enfant prodigue de la parabole. Sa contrition ne va pas jusqu'à comprendre le chagrin dont il a transpercé le Cœur Immaculé de Marie.

Le 10 décembre 1925, elle revint, comme elle l'avait annoncé, montrer son Cœur entouré d'épines. La guerre achevée en 1918, comme promis, les âmes ne se sont pas converties. Marie demandait « *compassion* » pour son « *Cœur entouré des épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer.* »

Si les hommes poussent l'ingratitude jusque-là, comment réparer ? « *Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme.* »

« *Toi, du moins* ». Ces paroles de la très Sainte Vierge Marie s'adressent à chacun d'entre nous, mes bien chers amis. Telle est notre "ligne de crête", dans le sillage de l'Immaculée qui attire à Elle tous ceux qui veulent bien se consacrer à son Cœur Immaculé. Or, c'est indubitable, la consécration est faite, mais pour obtenir le triomphe de notre Mère, il y a une condition : établir la dévotion à son Cœur Immaculé. Cela dépend de chacun de nous : nous devons maintenir ce grand élan de foi et d'espérance qui nous a poussés jusqu'au 25 mars et qui a porté

ses fruits. Ah ! l'aimer toujours plus, Elle, la prier, la supplier en réparation, sans nous lasser ! Et comment nous lasser ? Plus on l'aime, plus le cœur s'embrase, plus on veut vivre dans son Cœur Immaculé, par son Cœur, pour son Cœur. Être consacrés à Elle pour devenir la Phalange de son triomphe ! et faire revivre ainsi la Chrétienté, Corps de son Fils... Ainsi, que par Elle et en Elle, s'étende sans fin le règne de son Divin Fils.

#### CONFESSION.

C'est « *comme une petite barrière blanche à l'entrée du jardin de l'Immaculée* », disait notre Père. À ne pas franchir sans réfléchir. C'est comme si notre Mère chérie était postée dans une petite guérite du métro d'autrefois, prête à nous demander notre billet. Notre billet de confession, oui, et qui osera, en sa présence, sauter par-dessus le portillon en ignorant cette bonne Mère qui se plie à ce travail incessant avec tant d'amabilité ? Personne ! Elle est dans sa petite guérite devant laquelle passent les gens pour entrer dans l'église. La Sainte Vierge ne se tient pas dans son palais, là-haut, mais elle est plutôt près de cette petite barrière blanche, pour dire avec un charmant sourire : « *Est-ce que vous vous êtes confessés ? Ah ! Il faut y passer.* » Avec un tel sourire, qui nous donne une telle crainte de lui déplaire si nous lui disons *Non* !

Notre Père avait le don de nous faire découvrir que la confession n'était pas à l'entrée du jardin de Marie sans nécessité et sans beauté. Oui, bien sûr, la confession est absolument nécessaire, et obligatoire, mais il y a plus. C'est même agréable. Il y a une nécessité de franchir la barrière blanche pour entrer au jardin, mais il y a aussi une beauté dans la petite barrière blanche. Ce n'est pas sans suavité. C'est la grande différence avec les machines à délivrer des tickets de métro...

C'est heureux que la Vierge Marie nous arrête parce que la confession est une rencontre avec Jésus-Christ en son prêtre. Une rencontre qui prépare le grand acte de la communion qui va suivre. C'est une rencontre avec Jésus-Christ en son prêtre qui est un échange d'âme à âme, à la suite duquel la loyauté du pénitent est agréée par le Ciel.

C'est pourquoi l'accueil du pauvre pénitent par Jésus va sûrement être bon, généreux, chaleureux. À condition qu'on n'oublie pas la poinçonneuse ! Les bons billets doivent être honorés de sa signature, de son poinçon. C'est le règlement, et si on commence à jouer avec cela, ces affaires-là remontent jusqu'au trône de son royal Époux. N'allez pas enjamber la barrière, vous perdriez la confiance de votre Mère, et vous seriez jeté dehors.

#### COMMUNION.

La confession est une chose tellement importante ! C'est une cérémonie sans encens, sans cloches, sans orgue ni cantiques. Avec le sourire si doux de la poinçonneuse, le pardon s'ensuit avec un *AVE MARIA* en guise de « *pénitence* ». Avec la Vierge Marie dans sa petite guérite de poinçonneuse, on voudrait rester à la regarder toujours !

Si le diable nous tourmente tellement pour nous empêcher d'aller nous confesser, il sait ce qu'il fait. Car ce sacrement nous dispose à recevoir la Sainte Communion. Qui est une communion non seulement d'âme à âme, comme au confessionnal, mais corps à corps avec Jésus. Les enfants de Fatima ont reçu la communion à la Chair et au Précieux Sang de Jésus-Christ, en 1916, pour les préparer aux apparitions de la Sainte Vierge qui ont eu lieu l'année suivante. La première apparition, c'était comme une confession qu'ils apprirent de l'Ange : « *« Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. » Et c'est seulement à la troisième apparition que l'Ange apporta un Calice sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de sang dans le Calice.*

« *Laissant le Calice et l'Hostie suspendus en l'air, il se prosterna jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière :*

« *« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »*

« Puis, se relevant, il prit de nouveau dans ses mains le calice et l'Hostie. Il me donna la sainte Hostie, précise Lucie, et partagea le Sang du calice entre François et Jacinthe en disant en même temps :

« *« Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu. »*

Mes bien chers frères, nous allons recevoir Jésus-Hostie, ressuscité, avec son Corps, son Âme, son Précieux Sang et sa Divinité pour avoir accès à la vie éternelle qui consiste ici-bas à consoler notre Dieu.

#### LE CHAPELET.

À Fatima, Notre-Dame a demandé que nous récitions le chapelet tous les jours et que, le premier

samedi de cinq mois de suite, nous méditons les mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire ; celui qui fait cela le premier samedi de chaque mois, cinq mois de suite : confession, communion et un quart d'heure de méditation sur les quinze mystères du Rosaire en compagnie de la Sainte Vierge... celui-là prend un billet pour le Ciel : pour nous, mais aussi pour toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin, parce que, si personne ne prie pour elles, elles tomberont en Enfer. C'est cela qui rend tellement triste la Sainte Vierge à Fatima. Elle n'a jamais souri. Puisque le pape François nous a consacrés à elle, nous la consolerons beaucoup, c'est pour cela que nous voulons obéir et faire tout ce qu'elle a demandé, afin de la consoler.

Ceux qui le font ont leur billet pour le Ciel, la Sainte Vierge l'a dit :

*« Tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de "RÉPARATION", je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme. »*

Dès la deuxième apparition, celle du 13 juin 1917, elle dit à ceux qui embrasseront la dévotion à son Cœur Immaculé : *« Je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »*

À force de dire des mots gentils, l'enfant qui gazouille sur le sein de sa mère, lui dit un beau jour : *« Je vous aime, Maman ! »* C'est ce que nous a appris à dire un beau jour notre Père. Et depuis, nous n'avons plus cessé de dire : *« Je vous aime ô Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »*

Il n'y a plus besoin d'expliquer pourquoi la Sainte Vierge veut que l'on récite le chapelet. Celui qui aime... comprend.

Les moines disent leur bréviaire. Le mot "bréviaire" veut dire "abréviation". C'est le petit livre correspondant au gros livre que les moines ont dans leurs stalles. Ils s'y prennent à deux pour ouvrir le livre à la page qu'ils liront ensuite du fond de leur stalle.

Les moines rendent honneur et gloire à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; mais en disant le Rosaire, on passe par Marie pour aller aussi à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et les consoler des indifférences et outrages de ceux qui ne croient pas, n'adorent pas, n'espèrent pas, n'aiment pas.

On passe par Marie à chaque parole, mais il

n'empêche que c'est à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit que le Rosaire nous renvoie. Réciter son Rosaire, c'est la prière parallèle de l'humble fidèle qui passe par Marie pour aller à Dieu. Le chapelet est une sorte de résumé de la vie entière, de toute vie en trois étapes, sur le modèle de la vie de Marie, de Jésus, de Joseph.

Les MYSTÈRES JOYEUX, c'est Marie qui apprend qu'elle va devenir la Mère de Jésus, notre Sauveur. On commence par cette joie. Notre Père disait : « Je trouve que ce serait mieux de commencer l'histoire sainte par ce mystère joyeux que par la création qui est singulièrement souillée par le péché originel dès qu'on a fait un pas. »

Le commencement de l'Évangile, "Bonne Nouvelle", c'est l'ANGÉLUS, c'est la parole de l'ange Gabriel à Marie : *« Réjouissez-vous MARIE, KAIRÉ »*, les mystères joyeux sont ceux d'un petit enfant sur le sein de sa Mère : tout est douceur, caresses, amour. C'est ainsi que Jésus a vécu et c'est comme cela que nous commençons notre journée : douceur, caresses, tendresses de Jésus qui est notre Sauveur, par la grâce de Marie, sa divine Mère.

Ensuite viennent les MYSTÈRES DOULOUREUX du Fils de Dieu venu nous sauver par la grâce de Marie Corédemptrice. On ne la quitte pas, on la trouve au pied de la Croix avec ses "sept douleurs", c'est-à-dire la douleur sans mesure d'un cœur très maternel, endurée par la force, la puissance du Saint-Esprit.

Les MYSTÈRES GLORIEUX semblent plus convenir au Père dans sa gloire finale ; le moine et le pauvre laïc méritent bien de regarder humblement vers le Ciel qui n'est peut-être pas loin. C'est toute la vie de l'Église qui est évoquée dans le troisième chapelet.

Et c'est encore par Marie, en Marie, pour Marie : *« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »*

« Aimer son chapelet, disait notre Père, à cause de ces dernières paroles, c'est se promettre de ne plus quitter son chapelet. »

« "Ta pensée de la mort", écrivait le Père de Foucauld sur son diaire en 1896. Il pensait au martyr qu'il désirait et a obtenu après vingt ans de préparation héroïque, mais à force d'implorer la Sainte Vierge "maintenant et à l'heure de notre mort". »

« Ce qui nous charme dans notre chapelet, disait notre Père, c'est sa relation avec la vertu d'espérance. La Sainte Espérance. » À mesure qu'on monte vers la Croix, cette grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce, qui est au sommet de la « montagne escarpée » que gravissent évêques, prêtres, religieux et religieuses derrière le Saint-Père dans la vision du 13 juillet 1917.

« La suite des mystères que nous célébrons en récitant notre Rosaire enveloppe des mystères que Marie a vécus avant nous. Si nous avons peur de la mort, nous savons que Marie a vu de près la mort de son Fils sur la Croix, qui a été sa mort spirituelle à elle, son martyr. C'est ainsi que nous pouvons faire coïncider nos propres vies, nos propres besoins avec la vie de Notre-Seigneur et la vie de la Vierge Marie. Au chapelet des épreuves de notre vie répond le chapelet qui s'égrène silencieusement entre les doigts de notre Mère du Ciel. »

#### NOËL ! – LA CLÉ DU PARADIS

Lors de son pèlerinage à Fatima en juillet 1977, le cardinal Luciani raconta cette légende vénitienne aux vingt mille fidèles venus écouter son homélie :

« Un matin, un père de famille arrive à l'entrée du Paradis et frappe à la porte.

« *“Je t'attendais, je vais t'ouvrir tout de suite”*, lui répond saint Pierre.

« Derrière la porte, l'Apôtre ouvre un tiroir et s'interroge : *“Où ai-je donc mis la clé ? Elle était pourtant là, il y a peu de temps.”* Hélas ! il ne la retrouve pas.

« Une religieuse, puis une mère de famille se présentent à leur tour. Saint Pierre s'alarme : *“Pour l'amour de Dieu, leur dit-il, ne faites pas tant de bruit, parce que si Jésus s'aperçoit que j'ai perdu la clé, il me retirera ma fonction de portier et, après avoir assumé ce primat pendant deux mille ans, je vais perdre la face.”* La file d'attente s'allonge... Saint Pierre ne retrouve toujours pas la clé.

« Enfin se présente une petite vieille, toute de noir vêtue, qui, à la surprise générale, s'exclame : *“Mais la clé, je l'ai, moi !”*

« Aussitôt le long cortège des âmes se divise en deux files entre lesquelles s'avance la grand-mère, fêtée et saluée par tous. Arrivée à la porte, elle plonge la main dans la poche de son tablier, prend son chapelet et glisse la petite croix dans le trou de la serrure. La porte s'ouvre. Tous, en joie, chantent alors les louanges de Dieu. »

Le cardinal en tira une admirable leçon : *« Vous avez la clé du Paradis dans vos mains. Récitez le saint Rosaire. »*

Mais ce que Jésus veut, c'est une dévotion “réparatrice”, désintéressée, non pas seulement pour gagner le paradis, mais pour consoler le Cœur Immaculé de Marie. Lucie rapportait à Jésus que son confesseur disait que *« cette dévotion ne faisait pas défaut dans le monde, parce qu'il y avait déjà beaucoup d'âmes qui Vous recevaient chaque premier samedi, en l'honneur de Notre-Dame et des quinze mystères du Rosaire. »*

*– C'est vrai, ma fille, que beaucoup d'âmes commencent, mais peu vont jusqu'au bout et celles qui persévèrent le font pour recevoir les grâces qui y sont promises. Les âmes qui font les cinq premiers samedis avec ferveur et dans le but de faire réparation au Cœur de ta Mère du Ciel me plaisent davantage que celles qui en font quinze, tièdes et indifférentes. »*

#### THÉRÈSE SERT JÉSUS POUR SAUVER DES ÂMES

Mère Agnès, sa sœur Pauline, écrit cette parole de Thérèse : *« Elle me dit une autre fois : “À l'Office de Sexte, il y a un verset que je prononce tous les jours à contrecœur. C'est celui-ci : Inclinaui cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem (Ps 118). Intérieurement je m'empresse de dire : “Ô mon Jésus, vous savez bien que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers ; mais uniquement parce que je vous aime et pour sauver des âmes.” » (AVENT 2020, selon les DERNIERS ENTRETIENS)* Mais précisément, c'est par là qu'elle “répare” et “console” Notre-Dame.

Mettons-nous à son école, mes bien chers frères. Pratiquons la dévotion réparatrice avec le désintéressement souhaité par Notre-Seigneur auprès de Lucie qui lui demandait pourquoi il ne convertirait pas la Russie sans que Sa Sainteté fasse cette consécration : *« Parce que, lui répondit Notre-Seigneur, je veux que toute mon Église reconnaisse cette consécration comme un triomphe du Cœur Immaculé de Marie, afin d'étendre ensuite son culte et placer, à côté de la dévotion à mon divin Cœur la dévotion à son Cœur Immaculé. »*

Lucie avait bien écrit “consécration”, à l'étonnement de notre Père qui pensait que Jésus avait voulu dire “conversion” de la Russie. Mais non : aujourd'hui, nous voyons bien que cette “consécration” prononcée par le pape François est un “miracle” qui retentit aujourd'hui dans toute l'Église, tellement la hiérarchie s'y est opposée depuis cent ans. D'ailleurs, Lucie le dit bien elle-même en répondant à Jésus : *« Mais, mon Dieu, le Saint-Père ne me croira pas, si vous ne le mouvez vous-même par une inspiration spéciale »,* Jésus le sait bien. Mais il répond en annonçant le miracle auquel nous assistons aujourd'hui :

*« Le Saint-Père ! Priez beaucoup pour le Saint-Père. Il la fera, mais ce sera tard. Cependant, le Cœur Immaculé de Marie sauvera la Russie, elle lui est confiée. »*

Mes bien chers frères, prions beaucoup pour le Saint-Père afin de lui obtenir un jour la grâce de remplir pleinement la demande de Notre-Dame en recommandant la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis.

Frère Bruno de Jésus-Marie.

# LETTRE À MGR ALEXANDRE JOLY

## TROISIÈME PARTIE

### VICTOR QUIA VICTIMA

L'année 1996 fut, dans la vie de notre Père, terrible. C'était le prix à payer pour produire une pièce décisive dans son combat contre la réforme de l'Église engagée lors du concile Vatican II.

Le 10 janvier 1996, la commission parlementaire formée pour enquêter sur les sectes publia un rapport rédigé par Jacques Guyard dans lequel les Communautés des Petits frères et des Petites sœurs du Sacré-Cœur étaient désignées comme "sectes pseudo-catholiques" et classées parmi les mouvements dangereux. Cette condamnation, sans jugement, sans appel, lancée dans le public donna le signal de départ à une série d'enquêtes policières et administratives déclenchées dans le dessein évident d'anéantir nos communautés. Qu'est-il advenu de toutes ces accusations de travail clandestin, de fraude fiscale, d'abus de confiance, d'abus frauduleux de situation de dépendance, de blanchiment d'argent, etc ? Rien, absolument rien ! Grâce à la prudence et la sagesse des magistrats des ordres judiciaire et administratif qui ne se contentèrent pas de vulgaires coupures de presse pour étudier les faits qui leur étaient rapportés, notre Père ainsi que tous les frères et sœurs furent lavés de toutes ces accusations infâmes et de toutes sortes lancées contre eux. Que nos communautés aient pu réchapper à une pareille tourmente tout à la fois politique, médiatique, policière et judiciaire sans faire naufrage est un vrai miracle.

Mais le pire, qui n'était pas atteint, devait venir de Mgr Gérard Daucourt, qui osa instrumentaliser le mensonge d'État dont nous étions alors victimes. Mgr Fauchet qui l'avait précédé sur le siège de Troyes de 1967 à 1992 avait toujours considéré que "l'affaire de Nantes" relevait de la seule Autorité romaine – ce qui au demeurant est parfaitement vrai – et manifesta, par ce fait, une certaine tolérance à notre endroit, nous laissant une grande liberté dans l'organisation de toutes nos activités pour les amis de nos communautés. Mais pour Mgr Gérard Daucourt, son successeur en 1992, rompant le *modus vivendi*, il en fut tout autrement.

Le 27 juillet 1996, il prenait l'initiative de diffuser par lettre personnelle, bien au-delà des frontières de sa juridiction, en France et à l'étranger, une mise en garde contre notre Père. Il ne craignait pas de laisser planer les pires insinuations concernant « des pratiques réprouvées et sanctionnées de tout temps par l'Église : des personnes en ont été justement scandalisées ». Il lui reprochait de diriger une communauté religieuse « alors que la suspense le prive de

*tout pouvoir de gouvernement* », mais en passant sous silence que notre Père en était non seulement le fondateur avec l'accord de Mgr Le Couëdic qui l'avait accueilli dans son diocèse lui et ses frères, mais surtout le supérieur depuis l'année 1958 sans opposition explicite jusqu'alors de la part des ordinaires qui se sont succédé à la tête du diocèse de Troyes.

Mgr Daucourt reprochait en outre à notre Père de prétendues hérésies : « *Monsieur l'abbé de Nantes enseigne des doctrines qui sont en contradiction avec la foi catholique, notamment au sujet de la Sainte Trinité, de la Sainte Vierge et de la Sainte Eucharistie.* » Donc rien de nouveau sous le soleil... où l'on retrouve les mêmes thèses que celles développées dans l'Avvertissement du 25 juin 2020. D'où cette forte tentation de penser que les membres de la Commission doctrinale se sont contentés de "travailler" à partir de dossiers vieux de vingt-quatre ans. Des dossiers préparés par qui et comment ?

Jugez-en vous-même !

À PROPOS DE LA THÉOLOGIE DE L'ABBÉ DE NANTES SUR L'EUCARISTIE, voici, Monseigneur, ce que vous et vos confrères affirmez dans l'Avvertissement de bien légère façon : « *Il aurait dit aussi que le bruit de la fraction des hosties pendant l'Agnus Dei serait celui des côtes du Christ que casserait le prêtre ! Ces mots indignes contredisent les Écritures qui prennent soin d'indiquer que pas un de ses os ne fut brisé (cf. Jn 19, 36 ; Ps 34, 21 ; Ex 12, 46 ; Nb 9, 12), et ils confirment le dérèglement de cette piété.* » Mais notre Père n'a jamais dit ni écrit pareille chose !

Si vous vous étiez donné la peine de vous reporter au n° 116 de la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* d'avril 1977, et plus précisément au deuxième paragraphe de la première colonne de la onzième page, vous auriez lu exactement le contraire de ce que vous avez écrit mensongèrement dans l'Avvertissement : « *Jésus rompt le pain ; certains y ont vu un geste de sacrifice, symbolisant la mort brutale du Christ en croix. Mais saint Jean rapporte, à l'encontre, cette prescription de l'Écriture concernant l'agneau pascal : "Aucun de ses os ne sera rompu"* (19, 36). Par ailleurs, l'expression "*rompu pour vous*", en 1Co 11, 24, est une variante du texte, faiblement attestée. Reste que le Corps est donné, donné "pour vous" ; l'ambiguïté demeure. Dans le pain *rompu*, ne retrouvons-nous pas une réponse à la plainte des *LAMENTATIONS* de Jérémie (4, 4) : "*Les petits enfants demandent du pain, mais il n'y avait personne pour le leur rompre*" ? Ce pain rompu, c'est sa Parole, c'est la Présence nourrissante,

bienfaitante, aimante, de Celui qui est Lui-même la Parole de Dieu.»

À PROPOS DE LA THÉOLOGIE DE L'ABBÉ DE NANTES SUR LA SAINTE TRINITÉ, vous avez également soutenu ceci : « *Nous n'aborderons pas ici le débat sur la théologie de la Trinité et la formule malheureuse présentant le Père, le Fils et l'Esprit-Saint comme "trois êtres divins."* » Vous ne l'abordez pas... Mais suffisamment quand même pour écrire une bêtise ! Nous avons fait une recherche sur l'ensemble de l'œuvre de notre Père y compris dans les transcriptions de ses sermons. Il se trouve qu'il n'a employé l'expression « *trois êtres divins* » qu'une seule fois, au cours d'un sermon prononcé le 14 juin 1992, fête de la Sainte Trinité, mais là encore pour dire exactement le contraire de ce que vous avez écrit tout aussi mensongèrement : « Quand trois personnes s'aiment bien, elles se rapprochent tellement que cela ne fait plus qu'un seul groupe, mais c'est trois personnes différentes. Tandis que les trois Personnes divines, ce n'est pas trois Êtres divins, distincts, serrés l'un contre l'autre et donc ce n'est pas l'amour qui fait l'union entre les trois Personnes sinon ce serait très compréhensible », ce ne serait plus un mystère.

Voilà, Monseigneur, ce qu'il en coûte de prétendre donner un avis "éclairé" sur l'œuvre d'un théologien, en "travaillant" à partir de dossiers préparés à l'avance par "on ne sait qui" alors que l'honnêteté intellectuelle la plus élémentaire de la part d'un évêque agissant non pas dans l'exercice de sa charge, mais en tant qu'expert pour informer et conseiller ses confrères dans l'épiscopat, vous imposait de consulter personnellement et directement les œuvres de l'abbé de Nantes telles qu'elles ont été publiées, ce que vous n'avez à l'évidence pas fait. Mais de quel droit avez-vous agi ainsi ?

Mgr Daucourt, lui, c'est clair, ne s'est embarrassé d'aucun droit. Sans la moindre preuve à l'appui, ni citation d'une proposition quelconque tirée des œuvres écrites et audiovisuelles de l'abbé de Nantes, sans aucune enquête canonique préalable, sans même que l'accusé ait été averti et autorisé à présenter sa défense, il lançait des accusations dans le public tout en enjoignant par écrit à notre Père de quitter la maison Saint-Joseph : « *Je veux vous aider à chercher, dans la discrétion le lieu où vous pourrez avoir le soutien nécessaire pour votre conversion.* »

« **OBEDIENTIA IN DILECTIONE.** »

Le 1<sup>er</sup> août 1996, notre Père put obtenir de son évêque une audience. Elle fut brève et dramatique. Sous la menace d'un scandale médiatique, il lui fut intimé de cesser toutes ses activités, de se retirer dans un monastère, sans garder la moindre relation avec ses frères, ses sœurs et tous ses amis. À l'issue de

cet entretien, notre Père nous dit simplement : « Priez pour que je sache où est mon devoir. » Il connut un écartèlement tragique, jusqu'à ce que la lumière se fasse en son âme.

« Je n'ai jamais fait procès à quiconque, expliqua-t-il à ses amis avant de partir en exil par obéissance, pour la seule défense de mes intérêts (je n'en ai point !) ni de ma réputation (toujours défaillante !), suivant en toutes circonstances, avec délices, la ligne de la plus grande pente de l'abjection où l'on me jetait... Il est vrai pourtant que j'ai fait appel au Pape tous les dix ans depuis 1965, mais non pour ma défense : pour celle de son infailibilité et pour son salut éternel. » (*LETTRE À LA PHALANGE* n° 59 du 21 septembre 1996, p. 2)

Mgr Daucourt prétendait mettre de côté le vrai litige doctrinal, c'est-à-dire, la réforme de l'Église décrétée au concile Vatican II et menée à un train d'enfer, depuis, par les papes Paul VI et Jean-Paul II, pour sournoisement s'en prendre uniquement à la théologie mystique de l'abbé de Nantes et à ses prétendus comportements réprouvés par la Loi de l'Église, en pleine illégalité tant du point de vue de la loi civile que de la loi de l'Église. Mais qu'importe, notre Père prit le parti de ne pas se défendre, de se sacrifier pour préserver ses communautés afin qu'elles puissent poursuivre le combat de Contre-Réforme catholique.

Après le refus par son Père général d'accueillir l'abbé de Nantes au sein du monastère de la Grande Chartreuse du fait de son opposition au Concile, Mgr Daucourt en indiqua un autre le 5 septembre, l'abbaye cistercienne d'Hauterive près de Fribourg en Suisse. Notre Père obéit avec un certain empressement. « Je pars, expliqua-t-il alors aux frères et aux sœurs, non à cause de "racontars de bonnes femmes", mais parce qu'il est impossible de s'entendre sur la foi avec l'évêque. Nous allons passer par un tunnel tortueux, mais pour aboutir à la lumière. Cela va être utile à l'Église. C'est cela qui galvanise. » En conséquence de quoi, il répondit le jour même à Mgr Daucourt : « Je me remets entièrement à Votre Excellence du soin de me faire admettre dans un cloître, derrière des murs, auprès d'une communauté, ou en son sein, abandonnant tout droit à la parole, à la correspondance, aux relations extérieures, dans une exacte obéissance aux supérieurs... ne gardant que la seule liberté inaliénable de ma croyance à l'intime », c'est-à-dire celle de professer la foi catholique et de rejeter les hérésies du concile Vatican II. Pour le reste, il était prêt à tout, il acceptait tout.

**TÉMOIN DE LA VÉRITÉ.**

La réclusion de l'abbé de Nantes à Hauterive débuta le dimanche 22 septembre 1996 et fut organisée par décision du Père abbé selon un régime de solitude

absolue, bien adapté à la situation qu'elle laissait entendre d'« un prêtre scandaleux envoyé là pour purger sa peine et se repentir, ou d'un vieil homme désireux de se retirer du monde pour se préparer à une mort prochaine ». Notre Père embrassa avec exaltation cette croix qui lui était présentée par son évêque, la comprenant comme « le dernier degré de l'abjection, celui dont on ne remonte que si l'on est un saint parce que alors c'est une évidence que pareille épreuve doit être, juste avant la mort, le martyr, le sceau de l'amour embrasé de cette âme et de Jésus et de Marie, ne faisant qu'un. C'est un Bon pour le Ciel. »

Pour nous les frères et les sœurs restés seuls, plus que jamais enfants perdus de l'Église, privés de leur Père spirituel, mais bien déterminés à poursuivre en communauté son combat de Contre-Réforme catholique, nous devons comprendre plus tard que le Bon Dieu permettait cette séparation, ce régime de réclusion pour donner à notre Père « le temps, la sérénité, l'ambiance de paix, tout pour examiner le fond du problème » qui demeurerait et demeure encore aujourd'hui son « accusation d'hérésie, donc de schisme et de scandale » portée « contre le Concile, donc contre les Papes du Concile et contre le Nouveau Catéchisme à l'heure du Concile ».

Ainsi « bien enfermé à Hauterive » dans une grande solitude, muni du seul texte des Actes du concile Vatican II, notre Père en entreprit, jour après jour, une attentive relecture. Pour mieux en pénétrer le sens, il en recopia les écrits, en notant à mesure ses réflexions critiques ou laudatives, mais toujours d'un cœur équanime. « Dès le discours inaugural de Jean XXIII, je fus pris d'un intérêt fascinant pour ce travail [...]. Fastidieux à chaque reprise, ce labeur devenait en peu de temps passionnant, et des textes ainsi copiés, analysés, fouillés, je crois pouvoir dire que je connais leur fond, leur forme, leurs intentions affichées et jusqu'aux plus secrètes arrière-pensées de leurs auteurs [...]. »

« Mes critiques de jadis me revenaient, mais tant et si gravement renforcées que, de jour en jour, m'apparaissait comme un devoir pour le salut des âmes, pour la sainteté indéfectible de l'Église, mais encore pour la Vérité de Dieu, et ne serait-ce que pour le seul honneur et crédit de l'intelligence humaine et chrétienne, que ces textes soient révisés, corrigés, et pour la plupart, j'ose le dire... pour l'ensemble, rétractés par les mêmes Pères qui les ont promulgués, ou leurs successeurs, tant ils sont humainement aberrants et dogmatiquement hérétiques, subversifs, à en crier. La cause de la ruine de l'Église est là, sous mon scalpel, qu'il faut éradiquer. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 329, janvier 1997, p. 1)

Une iniquité parmi tant d'autres commise par les Pères du Concile, à réparer pour le salut des âmes, pour la sainteté indéfectible de l'Église ? Ce

déshonneur infligé à la bienheureuse Vierge Marie, reléguée au chapitre huitième, c'est-à-dire le dernier, de la constitution *LUMEN GENTIUM*. À propos des paragraphes 60 et 61, notre Père fait ce commentaire : « Admirables textes d'anthologie, où tout serait parfait si de belles circonlocutions n'évoquaient le rôle de “*médiatrice de toutes grâces*” dévolu à la Vierge par un pur décret du Père, fondé sur la surabondance des mérites de Jésus, Fils de Dieu, Fils de Marie, sans accepter d'en prononcer les mots ! Alors qu'il y a cent cinquante ans, l'évêque de Grenoble déjà saluait la Vierge de La Salette, réconciliatrice des pécheurs, du nom de “*médiatrice seconde de l'humanité rachetée*”. C'est même avec réticences que le Concile admet “*les titres d'avocate, d'auxiliairice, de secourable, de médiatrice*”, sans omettre de bien mettre en garde contre l'abus (62). Il est amusant, en 62/b, de justifier ces titres, en comparant cette “*coopération*” de Marie à l'œuvre de Jésus, à celle de ses “*ministres*”, au sacerdoce du Christ!!! Rien de moins !

« Pour en venir à cette goujaterie (pour nous, inadmissible), eux qui pensent sans cesse à s'égaliser au Christ, sous prétexte d'être son corps, mais oui ! et allez donc ! cette goujaterie d'écrire : “*Ce rôle subordonné (sic !) de Marie (tout court, sans ses titres ni ses couronnes !), l'Église le professe sans hésitation ; elle ne cesse d'en faire l'expérience ; elle le recommande au cœur des fidèles* », etc. Dites ce que vous voudrez, mais ceux qui parlent en ces termes, se donnant comme l'Église, ont envers la Très Sainte Vierge Marie une absence de tact, de vénération, de respect, d'amour qui est, ici, scandaleuse. » (*VATICAN II AUTODAFÉ*, éditions de la Contre-Réforme catholique, p. 128 et 129)

Durant les cent jours de cet immense labeur quotidien, « mon secours était d'interrompre cette étude, expliqua par la suite l'abbé de Nantes, pour revenir à la chapelle, et demander à notre Père Céleste comment il était possible que tous aient participé à ce vent de folie, même un Albino Luciani, le futur Jean-Paul I<sup>er</sup>... et par quelle aberration ou “*désorientation diabolique*”, tous encore aujourd'hui et jusqu'à ces saints moines que je côtoyais, adhéraient à ce néochristianisme, cette gnose moderniste déjà condamnée par saint Pie X et par toute la tradition millénaire ? C'est alors que marchant le long de la rivière proche, me frôla comme un vertige l'idée, la tentation d'un suicide qui résoudrait l'insoluble problème ignacien “*quid agendum ?*” Que dois-je faire maintenant ?

« La réponse était : prier, travailler sans relâche, puis publier cette critique littérale, sans aucun autre souci que de la Vérité, en un livre au titre flamboyant comme d'un pamphlet : Vatican II, l'Autodafé... et laisser l'Église à son devoir, le mien étant à ce dernier essai achevé. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 329, janvier 1997, p. 2)

Non, le devoir de notre Père n'était pas tout à fait achevé, ainsi que le Bon Dieu le lui signifia par Mgr Daucourt, à l'issue de ces cent jours d'exil au cours desquels il était parvenu à unifier dans sa propre vie « la douceur de l'oraison, la saveur de la sagesse surnaturelle avec la polémique telle que les Pères de l'Église en ont toujours donné l'exemple ». Après s'être laissé conduire avec une entière docilité à un anéantissement total, sans un cri, sans une plainte, sans le moindre regard jeté en arrière... pour porter témoignage à la Vérité de la foi catholique, notre Père comprit que Hauterive n'était qu'une station d'un douloureux chemin de croix qu'il devait poursuivre, à nouveau à la tête de ses communautés, pour mener la Contre-Réforme sur laquelle Mgr Daucourt était sur le point de porter un coup fatal.

#### ANÉANTIR LA CRC.

Durant cet exil forcé à Hauterive, nos communautés appliquaient à la lettre ce que notre Père avait prévu pour elles dans un sermon d'adieu : « Je leur ai enseigné la doctrine de Jésus. Je leur ai donné l'amour de la Très Sainte Vierge. Je peux partir. Ils continueront sans moi. Et, en continuant sans moi, ils fermeront la bouche à tous mes calomnieurs. »

Mais Mgr Daucourt, une fois notre Père parti, se fit fort de « mettre la main sur ses communautés » qu'il lui avait pourtant confiées pour veiller sur elles, mais pas pour les disperser !

Première tentative, en septembre. Il intima l'ordre à chacun des frères et des sœurs soit de retourner dans le monde, soit d'entrer dans une autre communauté, soit de rester en communauté au titre d'une association de laïcs de fait, mais sous sa « vigilance », avec « enquête canonique » et tout ce qui s'ensuivrait. Le 12 septembre, tous les frères de la maison Saint-Joseph et toutes les sœurs de la maison Sainte-Marie répondirent personnellement à leur évêque qu'ils voulaient continuer à vivre en communauté, mais dans les mêmes conditions. Pour ce qui me concerne, je l'avertissais que nous nous en tiendrions au *statu quo* observé jusqu'à présent par Mgr Le Couëdic, Mgr Fauchet et par lui-même durant les quatre premières années de son épiscopat sur le siège de Troyes.

Seconde tentative de ralliement de nos communautés, le 27 décembre. Mgr Gérard Daucourt nous écrivit : « *Frères et sœurs dans le Christ [...] je reste préoccupé par votre situation. Celle-ci ne saurait durer [...]. Pour ce faire, je dois continuer de remplir ma tâche d'évêque non pour détruire, mais pour vous aider.* » Et de nous proposer la rencontre d'un moine ayant « *une longue expérience de responsabilité au service des communautés monastiques* ».

« *Non pour détruire* »... Le mot était révélateur d'intentions à peine voilées ce que je fis aussitôt remarquer à Mgr Daucourt dans une lettre

datée du 2 janvier 1997. Je lui rappelais qu'un dimanche – c'était le 8 décembre 1996 – l'église de Saint-Parres-lès-Vaudes se révélant trop petite pour nous contenir, nous avons dû « envahir » sa cathédrale que lui avait désertée pour participer à une « célébration œcuménique de la réconciliation », en l'église de Saint-Jean-de-Valence avec un orthodoxe, donc un schismatique, et un protestant, donc un hérétique.

Et j'enchaînais : « Voilà précisément le motif de notre défiance, Monseigneur. Il nous interdit de donner une « *confiante réponse positive* » à votre appel. Pendant que nous étions à pratiquer notre sainte religion catholique, en assistant à la messe de 11 heures dans votre cathédrale, vous étiez à célébrer ailleurs un autre culte qui n'est pas catholique. Voilà ce qui crée entre nous un dissentiment, « *une situation préoccupante* ». « *Elle ne saurait durer* ». C'est vrai. Pour notre bien et celui de l'Église, elle doit absolument être clarifiée. »

Puis je poursuivais ainsi : « Mais c'est une question qui dépasse de toute manière la compétence du moine que vous avez chargé de nous rencontrer. Il s'agit de savoir si nous sommes encore catholiques en refusant la religion du concile Vatican II que vous pratiquez, vous, non seulement sans aucune réticence, mais avec enthousiasme. Telle est la question qui doit être tranchée avant d'« *entreprendre les démarches nécessaires pour nous soumettre aux normes canoniques* ». » Je lui avouais néanmoins mon incertitude quant à mon devoir et le prévenais que je me rendrai dès le lendemain à Hauterive, accompagné de notre frère Gérard, pour demander à notre Père si « notre obéissance devait aller jusqu'à laisser anéantir la Contre-Réforme catholique et à chanter avec tout le monde : « *Je crois en Dieu qui croit en l'Homme.* » » Sa réponse fut évidemment négative.

Mis au courant des desseins de Mgr Daucourt sur nos communautés, notre Père comprit qu'il ne pouvait plus persévérer, même au prix des plus glorieux sacrifices, dans son obéissance aux injonctions de son évêque sans se rendre complice de l'erreur qu'il avait si hardiment dénoncée dans sa nouvelle analyse des Actes de Vatican II. Son devoir lui apparut clairement : sortir de son exil et reprendre la tête des communautés et de la Contre-Réforme catholique. Le soir même de son retour à la maison Saint-Joseph, le 3 janvier 1997, il expliqua aux frères et aux sœurs réunis en chapitre : « Je reviens pour un dur chemin de croix que nous aurons à parcourir ensemble. Je suis rentré parce que je ne veux pas que leur bulldozer (Pape et évêques) écrase le dernier bastion de la foi. Tout leur est soumis, ils ne rencontrent plus aucun obstacle. Mais ici, nous disons : « *STOP, ON NE PASSE PAS !* » »

#### LES MALADRESSES DE MGR DAUCOURT.

L'avertissement de notre Père visait au premier chef Mgr Daucourt qui ne manqua pas, en mars,

d'ouvrir les hostilités et lâcher les "bulldozers" de la Réforme de l'Église à l'assaut de nos Maisons.... Mais un an plus tard, force fut de constater que les Petits frères et les Petits sœurs du Sacré-Cœur demeuraient plus que jamais unis, dans leurs maisons, par leur commune vocation d'un service supérieur de l'Église, autour de leur Père fondateur. Tandis que la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, sous les apparences d'une austère et sévère décision, rattrapait en fait les maladroites d'un zélé Mgr Daucourt prié, lui, de quitter le siège de Troyes pour prendre possession de celui d'Orléans, à défaut d'avoir mesuré la "complexité" de l'affaire "de Nantes", la question bien délicate et fort embarrassante qu'elle soulève à Rome !

En effet, le 5 mars 1997, Mgr Daucourt adressa une première lettre à notre Père lui reprochant principalement « *des doctrines demi-secrètes qui portent atteinte aux dogmes catholiques* » ainsi que « *des pratiques secrètes ou demi-secrètes contraires à la morale catholique* ».

Puis le 10 mars, une seconde lettre dans laquelle votre prédécesseur livra le fond de sa pensée, sans détour, en toute sincérité, persuadé de disposer de la matière nécessaire pour enfin régler cette affaire. Se livrant à une recension du numéro 329 de *LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* publié en janvier 1997, il écrivit : « *Je constate que vous maintenez les positions doctrinales que vous avez affirmées à maintes reprises dans vos écrits publics : les textes promulgués par le second concile du Vatican sont "humainement aberrants et dogmatiquement hérétiques" et vous en demandez la révision, la correction et la rétractation. Vous parlez d'une "gnose moderniste". Vous accusez la "Secte conciliaire voulant faire table rase de la foi catholique pour instaurer dans trois ans la nouvelle religion de Jean-Paul II". Vous réitérez l'accusation d'hérésie, de schisme et de scandale que dès 1965 vous avez portée contre concile, papes et auteurs de catéchismes. Vous proclamez que la religion catholique est incompatible avec la foi conciliaire. Et dans les dernières pages, "frère Gérard de la Vierge" dénonce "l'affrontement engagé depuis trente ans entre l'unique et vraie religion de l'Église une, sainte, catholique, apostolique et romaine et la religion de l'homme qui se fait Dieu proclamée par le funeste concile Vatican II".* »

Sous menace d'interdit, Mgr Daucourt enjoignait notre Père à rétracter toutes ces accusations, à reconnaître « dans la doctrine du Concile l'expression de la vraie foi catholique », d'abandonner la direction des communautés, de résider en un autre lieu que Saint-Parres-lès-Vaudes et de cesser toutes ses activités en particulier la publication du bulletin *LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE*.

D'une "simple" monition, Mgr Daucourt en vint à un précepte pénal daté du 9 mai qu'il confirma par

décret le 1<sup>er</sup> juillet 1997 pour renouveler la suspense *a divinis* infligée par Mgr Le Couëdic le 25 août 1966 et interdire à notre Père, dans le diocèse de Troyes, l'accès aux sacrements d'eucharistie et de pénitence pour avoir « *provoqué les fidèles à la contestation ou à la haine contre le Siège apostolique et l'autorité des évêques et, ainsi, suscité un grave scandale parmi les fidèles, tant par son attitude que par des écrits dans lesquels il dénonce obstinément comme entachés d'hérésie certains textes promulgués par le pape Paul VI et les Pères du second concile du Vatican, en reprochant à ceux-ci d'avoir introduit la religion de l'homme qui se fait Dieu à la place de l'authentique foi catholique, et dans lesquels il accuse d'hérésie, de schisme et d'apostasie le concile, le Pape et les évêques en communion avec lui jusqu'à déposer des libelles à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II.* »

Notre Père se retrouvait exactement, ou presque, dans la même situation qui fut la sienne en 1966 vis-à-vis de Mgr Le Couëdic qui lui demandait de cesser toutes ses activités et de quitter le diocèse de Troyes. Mais avec cette différence que Mgr Daucourt donnait les vraies raisons de sa "condamnation" : son opposition à la réforme de l'Église engagée par le concile Vatican II.

#### NOUVEAU RECOURS À ROME.

Aussi notre Père prit-il la décision d'exercer des recours hiérarchiques contre le précepte pénal du 9 mai et le décret du 1<sup>er</sup> juillet 1997 de Mgr Daucourt. Condamné en définitive exclusivement pour son opposition au concile Vatican II et aux enseignements subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II, il en allait, non pas de la défense de sa personne, mais de la liberté au sein de l'Église de professer la foi catholique.

Comme la requête adressée le 16 juillet 1966 au cardinal Ottaviani, les recours exercés par notre Père en 1997 constituèrent la voie tout à la fois providentielle et canonique que lui offrait l'Église pour déférer à l'Autorité romaine l'examen doctrinal de l'ensemble de ses critiques des Actes du concile Vatican II, la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, dans le cadre de la communication officielle des pièces du dossier, se voyant remettre les trois livres d'accusation en hérésie, schisme et scandale de 1973, 1983 et 1993. Par ailleurs l'effet suspensif attaché à ces recours, outre la dispense des peines qui lui étaient infligées, donnait à notre Père la liberté de demeurer à la tête de ses communautés et de poursuivre toutes ses activités, c'est-à-dire la Contre-Réforme catholique, au milieu de l'Église.

La Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi refusa catégoriquement de se livrer à cet examen doctrinal que lui imposaient pourtant les sanctions canoniques édictées par Mgr Daucourt et surtout les

motifs avancés par ce dernier pour les justifier. Il s'agissait simplement pour elle de replacer l'abbé de Nantes dans la situation dans laquelle il se trouvait avant que Mgr Daucourt ne se mêle "maladroitement" de cette affaire. Rien de plus, rien de moins ! Comme s'il ne s'était rien passé !

Par une lettre datée du 24 mars 1998 adressée à l'évêque de Troyes, le cardinal Bertone, au nom du dicastère romain, confirma « *pour un temps indéterminé, la mesure de suspense a divinis adoptée par vous vis-à-vis de ce prêtre* ». Exit donc l'interdiction d'accès « *au sacrement de l'eucharistie et de la pénitence dans le diocèse de Troyes* ».

Et à ceux adoptés par Mgr Daucourt pour fulminer les sanctions canoniques à l'encontre de notre Père, le même cardinal substitua de tout autres motifs. Non plus son opposition au concile Vatican II, mais : « *Récemment il a été signalé à cette Congrégation que l'Abbé de Nantes – après être retourné dans le diocèse de Troyes désobéissant aux dispositions de son ordinaire – continue à diffuser, à travers sa prédication, des doctrines erronées consistant en une conception sensualiste de l'eucharistie et en la notion d'un présumé "mariage mystique entre le Christ et Marie". Il est en outre accusé d'avoir pris le risque de traduire de telles théories en comportements moraux inadmissibles de la part d'un prêtre.* » Exit donc les critiques de notre Père à propos des Actes du Concile et de ses accusations en hérésie, schisme et scandale contre les papes Paul VI et Jean-Paul II. De tout cela, il ne fut plus question.

Restait à la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi un ultime mensonge pour définitivement sceller sa forfaiture et se défaire d'un dossier dont elle ne voulait rien connaître, et ce à aucun prix.

En effet, elle en viendra à soutenir que dans cette affaire elle serait intervenue en tant que *défenseur de la vérité de la foi et de l'intégrité des mœurs* et non pas en tant que *juge des délits contre la foi et des délits les plus graves en matière de mœurs et de célébration des sacrements* pour en déduire que dans sa lettre du 24 mars 1998, elle se serait bornée à confirmer Mgr Daucourt, pour son information et sa gouverne personnelle, exclusivement dans son jugement négatif à propos des écrits et des activités de l'abbé de Nantes.... L'argument est insoutenable.

Les recours formés par notre Père avaient nécessairement saisi la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi de l'ensemble des dispositions, y compris pénales, prises à son encontre par Mgr Daucourt. Et loin de se limiter à donner un simple avis sur ses écrits et ses activités, le dicastère romain a confirmé avec autorité et pour un temps indéterminé, la suspense "a divinis" qui frappait notre Père depuis l'année 1966 et que Mgr Daucourt avait renouvelée.

Mais enfin, pourquoi soutenir contre vents et marées n'avoir rendu qu'un simple avis ? Tout simplement pour neutraliser le recours que l'abbé de Nantes forma devant le Tribunal suprême de la Signature apostolique, compétent pour se prononcer sur les décisions, au sens canonique du terme, rendues par les différents dicastères romains, mais pas sur ce qui pourrait être assimilé à de simples avis. Et voilà le tour était joué... sauf que...

Si aucune décision n'a vraiment été rendue sur les recours exercés par l'abbé de Nantes contre les décrets pris à son encontre par Mgr Daucourt et ainsi qu'en a jugé la Signature apostolique, il faut alors être logique jusqu'au bout et en conclure que notre Père a bénéficié, et jusqu'au dernier souffle de sa vie, de l'effet suspensif desdits recours. Il s'est donc éteint sous les effets d'aucune sanction canonique régulière, ainsi que je l'ai d'ailleurs écrit dès les premières lignes de cette lettre.

Mais surtout – et c'est cela en fait qui est important – à l'issue de toutes ces procédures canoniques, force est de constater qu'aucune décision, aucune erreur doctrinale, aucune sanction canonique n'a été rendue, relevée, prononcée vis-à-vis de notre Père à propos de ses critiques des actes du concile Vatican II et de ses accusations en hérésie, schisme et scandale à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II. Comme en 1969, ce silence, signe de l'indécision de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, est la preuve négative de la vérité des accusations de notre Père et de l'indéfectibilité de l'Église.

#### **SERVITEUR SOUFFRANT.**

Les dernières années de la vie de notre Père furent d'une grande fécondité mystique. En particulier, du fait d'une dévotion redoublée, d'un amour embrasé pour l'Immaculée Conception. « Il est pour moi, pour nous, dès maintenant certain et d'une vérité qui ne passera pas, que tous ceux qui brûlent d'amour pour l'Immaculée, de dévouement eucharistique et marial et de service de toutes les causes qu'Elle patronne, sont déjà par grâce inouïe de la très Sainte Trinité, prédestinés, élus et promis par sa médiation à la Vie éternelle du Ciel. » (20 août 1997) Une nouvelle retraite sur la "CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ" toute biblique et relationnelle, à la recherche de la Geste divine révélée dans les Saintes Écritures pour y découvrir le secret du Cœur de Dieu, qui est de l'avoir conçue, Elle ! la première, depuis toujours... est l'occasion pour notre Père de nous préparer à nous consacrer à l'Immaculée Conception, comme de purs instruments entre ses mains.

C'est l'amour de l'Immaculée qui donnera à notre Père les forces spirituelles nécessaires pour faire face aux dernières grandes épreuves, en particulier celle

d'assister à l'aggravation de la maladie de sa sainte Mère l'Église dont l'effondrement se poursuit de façon "prodigieuse", sans perception du moindre signe et donc d'espoir d'une guérison, d'un redressement et même d'une résurrection. Néanmoins notre Père ne manquera jamais à la vertu d'espérance, puissamment soutenu à partir de l'année 2000, grâce à la publication par le pape Jean-Paul II de la troisième partie du grand secret que Notre-Dame confia à Fatima le 13 juillet 1917 à Lucie, François et Jacinthe.

Message sous forme de révélation symbolique, par laquelle la Sainte Vierge fit notamment apercevoir le Saint-Père qui, gravissant une montagne escarpée, traversait « *une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il priaït pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin ; parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande Croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des flèches [...].* »

Notre Père avait travaillé toute sa vie et de toutes ses forces au renouveau de l'Église, sans le moindre résultat, du moins apparemment... et avait décidé de s'en remettre totalement à l'Immaculée ! Et voilà qu'Elle révélait par qui Elle accomplirait la résurrection de l'Église. Notre Père eut, en effet, l'intuition que le saint pape Jean-Paul I<sup>er</sup>, au si bref pontificat, était un figuratif du "Saint-Père" dont Lucie, François et Jacinthe furent les témoins privilégiés du destin tragique. Il en ressentit un grand et puissant réconfort. « Par son beau Secret, Notre-Dame a véritablement rendu à notre affection, à notre admiration, à notre culte, ce bon Pasteur si sage, si sage, débordant de sollicitude pour son troupeau, attirant déjà tout à lui pour guérir le monde de ses folies, avec humour et délicatesse... »

Enfin l'ultime épreuve de notre Père fut le "martyre" d'une longue et pénible maladie, celle de Parkinson, diagnostiquée le 20 décembre 2001. Il accepta sereinement le verdict : « Je sais maintenant ce qui m'attend », dira-t-il sur le moment. Et l'année suivante il expliquera : « C'est vraiment une mort ! Petit à petit, les frères me remplacent pour tout. Mais aussi, quelle grâce que cette intime collaboration entre nous. » Il se rend compte que "sa tête s'en va". Il a de plus en plus de mal à s'exprimer... et va devoir progressivement abandonner toutes ses innombrables et prodigieuses activités intellectuelles pour tenir dans sa chapelle de malade ce bien utile office tout fait de sacrifices et de renoncements pour le seul amour du Bon Dieu et de sa très Sainte Mère. « Le Bon Dieu veut cette maladie dont l'évolution sera inexorable. Ce sera une grande épreuve. Mais cette épreuve est une grâce... »

Son âme semble plongée dans la nuit. « Je cherche mes lumières », me dit-il un jour, c'était le 15 mars

2003. En effet, toute sa vie, nous l'avons entendu dire qu'il était assisté par des lumières particulières pour parler et écrire, et nous en avons été les témoins. Mais puisqu'il nous avait tout donné, il n'avait plus besoin de ses lumières. Mais il demeurait présent parmi nous, avec toute sa résignation. Ce fut le plus beau ! Et il regardait la Sainte Vierge ! Comme toujours elle lui redonnait courage. « En disant : "*maintenant et à l'heure de notre mort...*", je médite sur ma mort ; ma mort, c'est une seule chose, un seul acte de ma vie, mais un acte d'une importance écrasante. Pour moi, j'aime bien ces derniers mots de l'*AVE MARIA*, parce qu'ils terminent d'avance le dernier *AVE MARIA* que je veux être ma dernière prière... »

C'est dans ces dispositions spirituelles que notre Père rendit sa belle âme à Dieu, le 15 février 2010 à l'issue de six longues années au cours desquelles la maladie l'avait privé de toutes ses facultés d'expression. Il ne pouvait plus parler, plus bouger à l'exception de ses yeux, permettant ainsi que la beauté, la bonté et l'intelligence de son visage, de son regard ne soient jamais altérées. Notre Père vécut sur son lit de malade ce qu'il avait prêché toute sa vie : malgré son état de déréliction, de grande humiliation et souffrance, il fit preuve d'une patience, d'une sérénité inaltérables, et ce jusqu'à son dernier souffle pour le salut des âmes auquel il a consacré et sacrifié toute sa vie, se conformant ainsi parfaitement aux demandes de Notre-Dame de Fatima.

#### « MORT, IL PARLE ENCORE ! »

Même silencieux, même mort, l'abbé Georges de Nantes, notre Père, parle encore. Dès l'année 2009, nous avons publié ses écrits rapportés de son exil forcé à Hauterive, sous le titre *VATICAN II AUTODAFÉ* pour livrer à nos amis, à notre petit public, à tous ceux qui veulent bien s'enquérir de la vérité, cette lecture cursive des Actes du Concile servie par une plume très libre, très vive, très acérée pour lever le voile de cette mystification que constitua ce synode aux allures d'assemblée parlementaire au sein duquel souffla un esprit, c'est trop certain, mais lequel ?

C'est parce que l'Église est notre Mère que nous ne voulons, et sous aucun prétexte, nous en séparer et encore moins prétendre à la sauver ; que nous voulons, au contraire, embrasser toute sa doctrine, nous confier à sa prière, à ses sacrements, nous soumettre à sa discipline, sainte, juste et bonne dans sa tradition sûre et séculaire ; c'est parce qu'elle est notre Mère que nous dénonçons et refusons, à notre tour à la suite de notre Père, le principe même d'une prétendue réforme permanente de l'Église engagée, en son sein, à marches forcées dès l'année 1965, lui imposant outrageusement son "ouverture au monde" avec, à la clef, la falsification des dogmes, le boule-

versement de la liturgie sacrée et l'anéantissement de la morale et du droit catholiques, en rupture avec le Magistère traditionnel, qu'il soit ordinaire ou extraordinaire, mais toujours infaillible.

Faisant le constat de ce que les critiques publiques de l'abbé de Nantes contre les Actes du concile Vatican II, ses accusations en hérésie, schisme et scandale à l'encontre des enseignements subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II, n'ont, en définitive et en tant que telles, donné lieu à aucune réponse, aucune condamnation doctrinale et encore moins canonique, nous sommes fondés à nous maintenir en état de suspicion légitime et en soustraction d'obédience vis-à-vis des auteurs et de leurs complices de cette réforme de l'Église jusqu'à ce que vérité et justice soient rendues, dans la charité et selon Dieu, par définitions dogmatiques accompagnées de peines, prononcées par le Souverain Pontife en personne ou par un concile Vatican III réparateur que nous appelons de nos vœux, se prononçant avec l'autorité de leur magistère solennel, et jugeant selon les coutumes et les lois de l'Église, sur ce culte de l'homme misérablement associé au culte de Dieu, et sur cette révolution permanente destructrice de la sainte, de l'unique Tradition catholique et apostolique.

« EST-CE À DIRE QUE NOUS PRÉCONISONS UN SIMPLE RETOUR EN ARRIÈRE ? » comme l'écrivait notre Père en introduction d'une préparation systématique d'un concile Vatican III, un concile de réconciliation catholique (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 51, décembre 1971, p. 7).

Question à laquelle il répondait ainsi : « Retrouver à l'aiguillage de 1962 la vraie direction, oui, mais pour foncer et rattraper le temps perdu. Les questions débattues sont nouvelles, en partie du moins, et elles nous contraignent à résoudre des difficultés que les anciens ne connurent pas. Notre catholicisme aura ainsi des progrès théologiques et institutionnels à faire ; il y trouvera son caractère, sa forme bien à lui, pour le vingtième siècle [et le vingt et unième...], mais dans la continuité des époques et des générations. Nous ne voulons pas "revenir" à Vatican I, ni au concile de Trente ni à celui de Nicée ! Nous voulons que Vatican III décante Vatican II, isole et élimine son poison. Nous voulons sauver la Tradition et la plupart des traditions dont l'Église a si bien vécu, des siècles durant. Mais il marquera ainsi un progrès et définira les formes du catholicisme d'aujourd'hui. L'Église sortira de cette formidable épreuve, comme toujours, plus forte et plus belle, plus sainte et plus conquérante que jamais. » (*ibid.*)

C'est dans cette perspective que notre Père a ouvert les voies d'une "réforme de la réforme", sage et prodigieuse, savante et enthousiasmante, et ce dans toutes les disciplines de notre sainte, unique et vraie religion, qu'elles soient théologiques, exégétiques,

mystiques, métaphysiques, philosophiques, morales et même politiques et historiques.

Pour ne donner qu'une idée sur leur étendue : une étude sur une théologie kérygmatische revenant à l'annonce franche de la Parole de Dieu sur laquelle les Apôtres ont fondé l'Église le lendemain de la Pentecôte pour préparer une esthétique mystique dont le point de mire est « la recherche d'une voie ouverte, praticable, vers Dieu, d'union à Dieu possible, parlante et sûre ». Pour une compréhension plus élevée de ce que notre Père appelait notre "ligne de crête", il entreprit le récit historique des grandes crises de l'Église dont il sut tirer les leçons d'un « *traditionalisme intelligent* » qu'il sut aussitôt mettre en pratique dans une étude des sacrements. Donnée au moment où faisait rage la controverse qui enflammait les cœurs et surtout les passions à propos de la "nouvelle messe", le Père Congar loua publiquement la valeur de cette étude tandis que les membres de la Commission doctrinale ne surent apparemment en tirer aucun profit... tant pis pour eux !

Une lumière reçue en entrant en théologie dogmatique au séminaire à propos de la notion de personne illumina toute la vie de notre Père et le conduira à réorganiser tout le savoir humain en définissant l'être privilégié qu'est la personne humaine par ses relations d'origine. Il s'agit de démontrer à l'homme qu'il n'est pas le centre de l'univers ni son terme, qu'il n'est pas à lui-même sa propre fin. Mais qu'étant créature de JE SUIS, il est appelé par lui à s'accomplir et à se sauver en faisant corps avec ses frères humains, dans le corps du Christ, à la louange de la gloire de Dieu. Ce sera tout l'enjeu de cette métaphysique relationnelle de notre Père qui se prolongera en une démonstration apologétique qui décrit l'ordre de l'univers sous la lumière de cette certitude de la présence de Dieu sans cesse agissante dans sa création pour la poser dans l'être et en orienter le développement selon une "orthodromie" divine. Notre Père scruta ainsi l'histoire universelle pour en découvrir la force axiale : du big-bang originel à la révélation de Jésus-Christ où Dieu déclare son amour, à la fondation de l'Église et au retour de toute la création à Dieu, en Elle et par Elle, dans l'amour.

Bref, un enseignement tiré des trésors de l'Église et entièrement dévolu à son service et même à sa disposition lorsque l'heure de la Contre-Réforme, de la Renaissance catholique sonnera à l'horloge de Saint-Pierre. D'ici là, cette œuvre prodigieuse que notre Père nous a laissée en dépôt, à nous Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, et qu'il nous faut faire fructifier, nous engage à aimer plus que tout le Bon Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa Très Sainte Mère, la Vierge Marie et l'Église.

Mais il vous faut réaliser, Monseigneur, que nos communautés, même délaissées à la dernière place,

même dépourvues de tout statut canonique et vivant simplement sous l'autorité d'une règle provisoire rédigée en 1957, ne font jamais perdre la foi en l'Église à ceux qui veulent bien nous suivre dans notre combat de Contre-Réforme. Au contraire, elles fortifient leur amour, leur admiration de l'Église, et pas seulement celle d'autrefois, et les dissuadent de désespérer de cette Réforme qui les tente d'abandonner toute pratique religieuse ou de se retrancher dans des chapelles intégristes. Nos communautés, par la régularité de leur vie religieuse, par la prière et l'enseignement de notre Père les aident à garder une confiance surnaturelle en l'Église et en ses légitimes pasteurs. En toute occasion et malgré notre différend doctrinal, nous prenons part à tout service liturgique ou paroissial célébré par les ministres du Culte en communion avec l'ordinaire du lieu et nous demandons à nos amis de faire de même en restant "fidèles" à leurs paroisses, à leurs curés auprès desquels beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à se dévouer dans le seul souci de servir l'Église.

Monseigneur, il me semble vous avoir écrit l'essentiel à propos de "l'affaire de Nantes" et de la meilleure place, c'est-à-dire la dernière, qu'entendent tenir les communautés des Petits frères et des Petites sœurs du Sacré-Cœur et la Communion phalangiste formant leur tiers ordre, au milieu de l'Église. Je voudrais achever cette lettre en partageant avec vous la joie d'apprendre les trois signes prophétiques donnés par l'Église et qui procureront une pluie de grâces et de miséricordes pour les âmes voulant s'approcher de Dieu.

### VERS LE TRIOMPHE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

PREMIER SIGNE : la canonisation du Père Charles de Foucauld à propos duquel notre Père expliquait à ses premiers frères dans une lettre datée du 11 novembre 1961 : « Son cœur brûlait d'un amour de Jésus neuf et passionné. Amour qui n'est pas de l'homme, mais de l'ange, par sa simplicité, par sa force et par sa pureté, car il ne se nourrira de rien de terrestre. Le mystère de cette âme est là. Réalisant en un instant les plus hautes exigences de la sainteté chrétienne, elle n'a qu'un Bien-Aimé, un Modèle Unique, à qui se livrer sans autre recherche. Pas de spéculations curieuses, pas de travaux intellectuels remarquables où d'autres se divertissent de l'aride contemplation ! Nulle pente imaginative vers des formes de vie enthousiasmantes ou des actions d'éclat... Rien que Jésus dont l'humble et douce présence dans l'Hostie est toute la raison d'être de son pauvre serviteur, l'esclave racheté au prix du sang, Charles de Foucauld ! »

DEUXIÈME SIGNE : la béatification du pape Jean-Paul I<sup>er</sup>. Dès le lendemain de sa mort survenue tragi-

quement dans la nuit du 28 au 29 septembre 1978, notre Père écrivait : « Personne ne conteste que tout fut saint durant les trente-trois jours de son pontificat ; édifiant, consolant, et doux à méditer aujourd'hui. Depuis ce dessin de Chemin de Croix que lui offre le cardinal Felici, le vendredi 26 août au soir, quand déjà la majorité des voix est atteinte, jusqu'à cette nuit du 28 septembre où, l'heure venue, ses mains reposent le livre de chevet désormais inutile, son *IMITATION DE JÉSUS-CHRIST*. Entre l'une et l'autre journée, la charité d'un don de soi continuuel à l'Église, car "en elle seule se trouve le salut : sine illa peritur ! sans elle, on périt !" (discours du 27 août), dans le sourire du visage et l'agonie du cœur, celle qu'il avouait deux jours plus tôt à des enfants qui rêvaient d'être Pape comme lui ! "Mes enfants, la croix du Christ est vraiment trop lourde [...]" »

« Pour moi j'interprète la mort de Jean-Paul I<sup>er</sup> comme un holocauste accepté par Dieu pour le salut de son Église et la paix du monde. Comme l'autre mort mystérieuse, celle du patriarche de Leningrad [Mgr Nikodim], dans le bureau, dans les bras mêmes du Pape, absous par lui, me paraît le signe prophétique de la conversion de la Russie par le retour des communistes à la foi véritable et la réunion des Orientaux schismatiques à l'Église romaine. Car Nikodim était communiste, agent du KGB, devenu par grâce fervent orthodoxe, pris par le jeu de ses fonctions internationales à désirer ardemment cette unité chrétienne que Dieu lui a donné de vivre dans sa mort, venue mettre un sceau d'authenticité à ses dernières paroles, paroles d'amour pour l'Église.

« De telles morts n'ont rien qui doive épouvanter. Au contraire, elles parlent de divine miséricorde, et de ce temps de paix qu'à la prière du Cœur Immaculé notre Père du Ciel donnera au monde, par la conversion de la Russie et par la reconnaissance et l'expansion universelle de la foi catholique romaine au grand labeur du Soleil. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 134, octobre 1978, p. 2)

ENFIN, TROISIÈME ET DERNIER SIGNE : la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, le 25 mars dernier, par le pape François en union avec les évêques du monde entier, comme Notre-Dame, le 13 juillet 1917 à Fatima, avait annoncé qu'elle la demanderait et ce qu'elle fit ensuite le 13 juin 1929 à Tuy auprès de sa confidente, sœur Lucie. « *À la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacra la Russie qui se convertira et il sera donné au monde un certain temps de paix.* »

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments religieux et dévoués et daignez accorder votre paternelle bénédiction à tous les Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur,

*frère Bruno de Jésus-Marie.*

## CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2021

# GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE

## DE LA RÉVOLUTION DE 1789

### À LA FAUSSE PAIX DE 1919

LA Révolution française n'a pas seulement provoqué un changement de régime, elle a créé une nouvelle religion, une nouvelle philosophie, une nouvelle politique, une nouvelle société, en s'imposant par la terreur et par la guerre, par la propagande et par le mensonge. Elle a entraîné un véritable séisme géopolitique mondial. En cent trente ans, entre 1789 et 1919, elle a renversé toutes les monarchies et rejeté Dieu de la scène internationale. De même que le protestantisme a été au seizième siècle la cause d'un immense bouleversement en Europe et dans le monde, la Révolution a opéré, dans la continuité de l'œuvre de la Réforme, une nouvelle déchirure majeure qui a quasiment anéanti la Chrétienté.

#### L'OUVERTURE D'UN COMBAT TITANESQUE

La Révolution n'est pas spécifiquement française, mais occidentale. Elle ne commence pas en 1789, mais en 1763 aux États-Unis. Elle se répand rapidement, entre 1763 et 1789, en Amérique, à Genève, en Irlande, dans les Provinces-Unies et en Belgique. À partir de 1789, l'incendie révolutionnaire s'étend dans la plus grande partie de l'Europe occidentale, elle revient dans les Provinces-Unies et en Belgique d'où on l'avait chassée un temps et continue en Allemagne, en Italie, en Suisse, sur l'île de Malte, en Pologne et jusqu'en Égypte. Une certaine stabilisation semble se dessiner vers 1800, mais la progression du mal reprend sous l'Empire vers l'Europe de l'Est.

Le principe majeur de toutes ces révolutions est *la liberté*. Chaque être humain est seul maître de lui-même et possède des droits fondamentaux inhérents à sa propre nature. Liberté de pensée, de religion, d'expression, de circulation, de réunion, de commerce, etc. Ces libertés impliquent *de facto* le principe de souveraineté des peuples. Toutes ces idées sont dogmatisées dans la *Déclaration d'Indépendance américaine* et dans la *Déclaration des droits de l'homme*.

On remarque que les hommes qui ont adhéré à ces idées nouvelles n'appartenaient pas au petit peuple, mais à la classe des gens d'argent, de l'élite sociale, des bourgeois, des membres de sociétés secrètes, des grands propriétaires terriens. La plupart habitaient dans les grandes villes, en Amérique du Sud et en Amérique du Nord, en Europe occidentale, en somme, dans tous les pays bordant l'Atlantique. En effet, au dix-huitième siècle, les échanges de biens et d'idées se faisaient plus facilement par mer que par terre. Les idées de Voltaire, de Rousseau, de

Montesquieu, de Locke, des physiocrates, c'est-à-dire des économistes tributaires des lumières et qui travaillaient pour la suppression des barrières douanières, la libre circulation des grains, la suppression du juste prix, étaient partagées par toute cette société cosmopolite de personnages mondains et riches, souvent éloignés de la religion.

Selon eux, le pays qu'il faut prendre pour modèle est l'Angleterre, parce qu'il applique ces idées nouvelles. Depuis la Glorieuse Révolution de 1688, on y vit sous le régime d'une monarchie parlementaire et on y jouit de toute sorte de libertés comme la liberté de pétition, d'expression, de presse. On y a également adopté le modèle économique libéral. À la fin du dix-huitième siècle, l'Angleterre est le plus grand centre économique mondial. Elle a certes perdu en 1783 les colonies américaines, mais cet électrochoc lui a fait comprendre qu'il vaut mieux chercher l'accroissement de son commerce international plutôt que la possession de territoires coloniaux. Elle s'est donc dotée de la plus grande flotte marchande du monde et d'une puissante marine de guerre pour la protéger, favorisant l'immense développement de son commerce maritime. Dans les milieux libéraux occidentaux, on considère en définitive que l'Angleterre est devenue riche et prospère grâce à son libéralisme politique.

À cette époque, excepté en Irlande, en Suède, en Suisse et dans les Provinces-Unies, ainsi qu'en Pologne où existe une monarchie élective, on vit, partout ailleurs en Europe, sous le régime d'une monarchie absolue, voire d'une monarchie absolue de droit divin comme en France.

Par haine des principes que l'Église catholique et la monarchie incarnent, en particulier dans le

Royaume des lys, et parce que ces deux institutions sont les obstacles majeurs à sa religion, à son libéralisme et à son hégémonie, l'Angleterre s'est juré de les renverser. Pour les dominer, elle va payer et soutenir dans le monde, tout révolutionnaire, tout libéral, tout membre de société occulte, prêt à travailler dans le sens de ses objectifs. Et elle parviendra, à partir de 1789, en treize décennies, à renverser la situation et à installer de gré ou de force dans tous les pays un régime libéral calqué sur son modèle. Voyons comment cela s'est produit.

La Révolution française qui éclate en 1789 est une première et immense victoire pour l'Angleterre et le camp du diable. En adoptant les idées nouvelles, la France passe d'un coup dans le parti anglais. Le 17 juin 1789, cent ans jour pour jour après la demande du Sacré-Cœur faite à Louis XIV, le tiers état se constituant en Assemblée nationale prétend représenter la nation. Le pouvoir ne vient plus d'En-Haut, mais d'en-bas. Les privilèges sont abolis (4 août 1789), la Constitution civile du clergé est imposée de force (12 juillet 1790), le roi décapité (21 janvier 1793), le Dauphin martyrisé en prison (8 juin 1795). Les gens d'argent, les profiteurs de la Révolution, ceux que l'abbé de Nantes appelle « *le noyau dur de la République* », ne pouvaient qu'être satisfaits. Ils formèrent la classe des bourgeois libéraux et furent les véritables conducteurs des événements durant la Révolution et tout le dix-neuvième siècle.

#### LA RÉVOLUTION EN EXPANSION : 1789-1799

Dès lors, « *la Révolution française aspire au rôle de Messie politique* », comme l'expliquera Mgr Freppel. Alors que l'Assemblée avait déclaré en 1790 qu'elle ne mènerait aucune guerre contre la liberté d'aucun peuple, voilà qu'en 1792, elle déclare la guerre à l'Autriche. En effet, l'Autriche et la Prusse, soutenues par Catherine de Russie, se sentant menacées par la propagation des idées révolutionnaires, envoient une armée sur la frontière française.

Après les victoires françaises de Valmy et de Jemmapes, la République conquiert la Belgique, une partie de la Rhénanie, la Savoie, Nice, Montbéliard et finalement toutes les enclaves étrangères situées en deçà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... et au nom des frontières qu'elle a décidé de se donner, en pleine rupture avec le droit des gens. Partout où elle passe, la République répand ses idées subversives, persécute l'Église, abolit les privilèges.

Au début, l'Angleterre est favorable à la Révolution, car elle affaiblit la France. Mais à partir de 1791, elle craint pour elle la contagion révolutionnaire et, avec l'annexion de la Belgique, par où

transitaient ses biens commerciaux, elle considère que ses intérêts économiques sont menacés. Elle préfère opposer son modèle de monarchie libérale, moins sanguinaire et décide de rompre avec la France. Comme disait Mgr Freppel : « *À l'inverse de la France si acharnée à détruire de ses propres mains les éléments de sa grandeur, l'Angleterre est restée fidèle à ses institutions civiques et politiques tout en cherchant à les améliorer progressivement.* » (LA RÉVOLUTION FRANÇAISE À PROPOS DU CENTENAIRE DE 1789, Mgr Freppel, éd. Roger et Chernoviz, p. 28)

En janvier 1793, la Convention, qui n'a peur de rien, déclare la guerre à tout le monde, à l'Angleterre, à l'Autriche, à l'Espagne, aux royaumes d'Italie, à la Turquie. La République réclame même aux États-Unis le bénéfice de l'alliance de 1778 promise au roi qu'elle venait d'exécuter, mais ces derniers refusent pour des raisons de neutralité commerciale et de solidarité anglo-saxonne. La France, animée de l'ambition démesurée d'apporter la lumière au monde et de renverser toute monarchie, devient véritablement le chien enragé de l'Europe. La Belgique qu'on avait dû abandonner est reconquise et la Hollande envahie.

Ses idées se répandent et provoquent des révolutions en Allemagne, en Italie, en Suisse, sur l'île de Malte, en Pologne et jusqu'en Égypte.

Deux conséquences s'ensuivent. L'Angleterre devient notre ennemi irréductible et, en s'alliant avec les États-Unis, gagne la maîtrise des mers pour vingt ans. Elle prend au passage nos colonies antillaises. La Prusse comprend qu'elle a une carte à jouer avec nous. Elle retourne sa veste, entre en négociation avec la République qui lui promet, en échange de sa neutralité, des indemnités territoriales sur le Rhin et une sorte de protectorat sur toute l'Allemagne du Nord.

Cette concession insensée est à l'origine des trois conflits majeurs qui opposeront la France et l'Allemagne dans les temps à venir ! Ils sont directement les fruits de la Révolution !

Comme la France ne peut pas gagner directement contre l'Angleterre, elle cherche à obtenir la victoire en luttant contre un de ses alliés, l'Autriche. Pour cela, elle passe par l'Italie, sous domination autrichienne, et confie l'armée à Bonaparte. Comme l'Italie, composée d'une multitude d'États, n'a aucune unité politique et idéologique, Bonaparte y entre comme dans du beurre. Installé, il détruit systématiquement les anciennes puissances italiennes et crée des républiques nouvelles sur le modèle révolutionnaire français. En avril 1797, il culbute l'armée d'Autriche et, s'étant constitué une puissante armée et, par le pillage, des ressources considérables, s'impose au Directoire.

## NAPOLÉON POURSUIT

### L'ŒUVRE DE LA RÉVOLUTION : 1799 - 1815

Le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799) est plébiscité par la grande majorité des Français qui aspire à la paix. Les classes possédantes, les libéraux comprennent qu'il faut instaurer un système autoritaire, afin de remettre de l'ordre, pour préserver leur fortune et pour conserver les principes révolutionnaires. Napoléon sera leur homme.

À l'intérieur, Bonaparte institutionnalise la Révolution. Au lieu d'avoir une société catholique bien à la française avec un roi, lieutenant du Christ, faisant régner l'ordre et la prospérité par un système de gouvernement décentralisé se reposant sur *des groupes sociaux naturels* (familles, métiers, régions) (point 85), il l'émiette, instaure une centralisation jacobine et promeut l'individualisme révolutionnaire. Il centralise l'administration, prend la direction de l'enseignement et soumet l'Église à sa toute-puissance par les *articles organiques* de 1802. Avec le nouveau Code civil, il régleme tous les acquis de la Révolution (fin des privilèges, égalité des citoyens, dissolution des corporations et des groupes sociaux, principe de laïcité, etc.) et les impose aux Français.

À l'extérieur, par ses grandes campagnes militaires, il annexe certains territoires (Italie, Belgique, Rhénanie, Hollande) pour en faire des départements français. Il en vassalise d'autres (Suisse, Espagne, Pologne, certains duchés germaniques). Partout, il impose de nouvelles constitutions et son Code civil. Il abolit les principautés féodales et ecclésiastiques, les régimes seigneuriaux, la liberté de l'Église. Il vend les biens du clergé et réorganise la société sur le principe de la propriété individuelle, ce qui provoque un développement considérable de la bourgeoisie possédante. Comme en France, la richesse remplace la noblesse, et avec elle l'adhésion aux idées libérales et républicaines.

Dans les pays alliés (Prusse, Autriche, Russie, Danemark), il répand les idées révolutionnaires par influence.

Ces annexions napoléoniennes ne se font pas dans la paix, mais provoquent la fureur des habitants. Les plus subversifs d'entre eux comprennent qu'en s'appuyant sur le principe révolutionnaire du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ils peuvent susciter au sein des populations de même langue, de mêmes mœurs, une solidarité, un *nationalisme*, pour rejeter l'empire français, mais aussi pour s'affranchir de leurs souverains légitimes. L'Allemagne, l'Italie, la Serbie, la Pologne, tous les pays d'Amérique latine trouvent alors dans les principes drainés par Napoléon la justification de leur émancipation. Ainsi, la France ensemence partout la Révolution.

En Amérique latine, les populations des colonies sont très catholiques et elles ont été très indignées en 1767 contre les mesures d'expulsion des jésuites d'Espagne et de ses colonies.

Quand Joseph Bonaparte est proclamé roi d'Espagne entre 1808 et 1814, comme tous les Espagnols de la péninsule, elles refusent d'obéir au tyran, mais sont du même coup livrées à elles-mêmes pendant de longues années.

En Nouvelle-Espagne (l'actuelle Amérique centrale : Mexique, Provinces-Unies d'Amérique centrale, plus la Californie, la Floride et le Texas), naissent deux courants indépendantistes : l'un inspiré par la Révolution, conduit par les Pères Hidalgo et Morelos, mais combattu par un second courant mené par un jeune officier catholique, Agustín de Iturbide, qui veut dans un premier temps restaurer l'ordre catholique et monarchique espagnol. Mais quand en 1814 arrive en Espagne le temps de la restauration et que son roi, Ferdinand VII, adopte par faiblesse une constitution libérale et maçonnique, Iturbide s'y refuse, tout comme le peuple espagnol de métropole. Il demande alors au roi la séparation d'avec l'Espagne et qu'il vienne lui-même gouverner la colonie, ou bien qu'il nomme un Bourbon et que « *s'établisse entre les deux augustes monarques les relations d'amitié les plus étroites* ». Cette solution lui attire l'adhésion de plusieurs chefs indépendantistes d'Amérique centrale. Mais Ferdinand VII refuse de répondre.

En Amérique du sud, en 1810, un peu partout, dans la région de la Nouvelle-Grenade (Venezuela, Panama, Colombie, Équateur), à Buenos Aires en Argentine, au Chili, de nombreuses *juntas* libérales, c'est-à-dire des gouvernements autonomes conduits par des petits chefs, se forment et se soulèvent contre l'Espagne. Le centre le plus actif est Caracas (Venezuela), dont le chef est Simon Bolívar, un disciple de Rousseau et un franc-maçon, affilié des Anglais. Avant la chute de Napoléon, tous ces petits chefs, comme Miranda, Bolívar, San Martín, O'Higgins, tous admirateurs de la Révolution française et de l'œuvre de Napoléon, rencontrent quelques succès temporaires. Certains pays, comme le Chili et l'Argentine, parviennent à proclamer leur indépendance, mais elle sera éphémère.

### LA CONTRE-RÉVOLUTION : 1815 - 1830

Après Waterloo, le 18 juin 1815, la Révolution recule. Les grandes puissances victorieuses (Angleterre, Russie, Autriche, Prusse), désirent restaurer le statut des anciennes souverainetés, leur droit coutumier et effacer une partie des nouveautés introduites par l'esprit révolutionnaire. Pour harmoniser cette restauration, ces puissances se réunissent de septembre 1814 à juin 1815 au congrès de Vienne.

Elles gardent toutefois chacune à l'esprit leurs intérêts à défendre. La première grande puissance qu'est l'Angleterre veut asseoir sa suprématie sur les mers qui sont pour elle le moyen de dominer le monde. Centrée sur elle-même, par sa géographie et par sa religion schismatique, la Russie, rivale de l'Angleterre, souhaite, elle, établir son hégémonie en dominant les terres continentales. Comme les débouchés maritimes lui sont indispensables pour rayonner, elle désire, contre l'Angleterre, l'équilibre des puissances maritimes (Grande-Bretagne, France, Espagne, Portugal, Hollande, Belgique).

L'Autriche, au centre du continent, est assez faible. Elle vise un objectif à sa portée : contrebalancer la puissance russe et ressusciter la Chrétienté dont elle serait le pivot. Son absence de débouché sur la mer constitue un handicap. La Prusse souhaite continuer la politique de Frédéric II qui consistait à dominer les États allemands. Pro-autrichiens et catholiques, ces derniers sont encore indépendants les uns des autres et résistent. Ils forment la Confédération germanique et se concertent au sein d'une assemblée, la diète.

La grande gagnante du congrès est l'Angleterre. En jouant des intérêts de chacun, elle parvient à assurer ses acquisitions maritimes obtenues pendant la Révolution. Elle soumet sous son influence directe les puissances maritimes, que sont le Portugal, l'Espagne, qui perdent définitivement leur influence mondiale, la Hollande et la Belgique. Elle érige au centre de l'Europe une barrière germanique, en favorisant la montée en puissance de l'Autriche et de la Prusse, dirigée tout à la fois contre la France et contre la Russie.

En conduisant cette politique, l'Angleterre satisfait le ministre autrichien des Affaires étrangères, l'excellent Clément von Metternich. Louis XVIII, en donnant des ordres remarquables à Talleyrand, parvient à redonner à la France vaincue une place sur la scène internationale. Louis XVIII partage l'objectif de Metternich, non pas de dominer le monde, mais de rétablir l'influence de l'Église catholique, de restaurer la Chrétienté, ce qui ne peut se faire qu'en rétablissant la souveraineté de leurs pays telle que la sagesse des rois l'avait constituée durant les siècles passés. N'est-ce pas aussi la réalisation de l'Alliance catholique franco-autrichienne voulue par le Père Joseph et par Louis XV.

À noter que Talleyrand persiste dans son immense erreur, déjà faite sous Napoléon, de donner à la Prusse, qui se trouve à l'est de l'Allemagne, de grands territoires situés à l'ouest de la Confédération germanique, sur le Rhin, séparés d'elle et en contact direct avec la France. Désormais, l'effort des Prussiens consistera à réunir ces deux morceaux de

leur unique royaume et justifiera à leurs yeux leur politique d'hégémonie sur le reste des royaumes allemands qui se trouvent entre les deux.

Peu de temps après, en novembre 1815, la Russie, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, auxquelles s'ajoute en 1818 la France, signent le traité de la Quadruple Alliance qui les engage à se réunir périodiquement pour coordonner leur politique. Metternich, qui demeure chancelier d'Autriche jusqu'en 1848, en est la cheville ouvrière et exerce une influence décisive sur cette Sainte-Alliance. Il convaincra ses partenaires d'intervenir partout où se manifesterait la moindre velléité libérale pour l'étouffer dans l'œuf. Il écrira en 1850 : « *Le peuple peut-il gouverner ? Pour gouverner, il faut trouver le contraire, l'obéissance. Qui obéira, si c'est la masse qui gouverne ? Un droit qui ne peut être exercé n'est qu'un mot vide de sens ; aussi la souveraineté du peuple ne va-t-elle pas, dans son application, au-delà du mot ; dans la pratique, la souveraineté du peuple se réduit au droit de se faire représenter, c'est-à-dire de cesser dès qu'elle commence à s'exercer.* »

C'est lui qui arrête dans les États allemands les mouvements libéraux impulsés par des étudiants ; qui rétablit dans tous ses pouvoirs le conciliant Ferdinand I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles, et qui annule les dispositions constitutionnelles adoptées par le gouvernement libéral de Naples ; qui met un terme à l'entreprise des libéraux piémontais. « *Voilà ce que c'est qu'une révolution prise à temps !* » dira Metternich. C'est encore lui qui en 1822 appuie l'intervention du duc d'Angoulême et de ses francs-vendéens pour écraser les libéraux espagnols qui cherchent à dominer le faible Ferdinand VII. Metternich, en combattant toute poussée libérale ou révolutionnaire, est véritablement, avec le pape Léon XII et les rois de France, le garant de la paix chrétienne en Europe.

Concernant les colonies espagnoles, dès 1814, Ferdinand VII y a rétabli son autorité en cassant « *trop* » durement, selon une remarque que lui fit le duc d'Angoulême, toutes les insurrections. Mais celles-ci se réveillent vers 1820, soutenues par l'Angleterre et les États-Unis. Ferdinand VII supplie alors la France d'envoyer des troupes pour y œuvrer comme elles l'ont fait en Espagne. Mais le roi de France renonce et les anciennes colonies acquièrent peu à peu leur indépendance les unes après les autres, finalement reconnues par l'Espagne et le Portugal en 1825. L'Espagne ne gardera que Cuba et Porto Rico dans la mer des Caraïbes.

Le cas du Mexique est particulier. Iturbide, le contre-révolutionnaire, attendait toujours que Ferdinand VII envoyât un souverain, ce que ce dernier refusait. Peu à peu, Iturbide se sentit acculé à

accepter la couronne d'empereur du Mexique, qu'il conserva trois cents jours, avant d'être emporté par les forces libérales et d'être fusillé. Depuis, les libéraux et les révolutionnaires exercent largement leur domination sur un pays à 99 % catholique.

En fait, la domination de la Chrétienté sur le libéralisme ne pouvait tenir que dans la mesure où les membres de la Sainte-Alliance agissaient de concert. Tout bascule en 1822 avec le suicide de Castlereagh, le ministre britannique des Affaires étrangères favorable à l'Alliance, « *une des catastrophes les plus terribles qui aient pu me frapper* », dira Metternich. Il est remplacé par Canning qui sera un adversaire acharné contre la politique d'intervention antilibérale. Ce retournement de l'Angleterre sera lourd de conséquences. Les mouvements libéraux et révolutionnaires, dès lors soutenus par l'Angleterre et par la franc-maçonnerie, germent comme la peste partout dans le monde. Jusqu'en 1870, ils s'appliqueront à détruire systématiquement l'œuvre réactionnaire de la Sainte-Alliance.

#### LES RÉVOLUTIONS DE 1830

Or, Jésus-Christ intervient en personne dans notre histoire humaine, politico-militaire, en rappelant l'Alliance qui lie la maison de France à Lui Jésus-Christ, vrai roi de France. À la veille de la révolution de 1830, sainte Catherine Labouré voit le Christ dépouillé de ses ornements et des attributs de son pouvoir : « *C'est là que j'ai eu les pensées que le Roi de la terre serait perdu et dépouillé de ses habits royaux.* » Ce que la Sainte Vierge confirme dans la nuit du 18 au 19 juillet, en disant : « *Les temps sont très mauvais. Des malheurs vont fondre sur la France. Le trône sera renversé. Le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes.* » Et elle dit encore : « *Mon enfant, la Croix sera méprisée, les rues seront pleines de sang, le monde entier sera dans la tristesse.* »

L'Europe commence de s'embraser en 1820 avec la lutte des Grecs pour l'indépendance, au nom de leur religion et des idées des lumières auxquelles les plus riches adhèrent, contre l'Empire ottoman et avec le soutien du tsar Alexandre I<sup>er</sup>. Finalement Metternich, d'accord avec le pape Pie VIII, conduit le tsar à désavouer le mouvement en lui exposant que cette insurrection, bien que compréhensible à certains égards, aurait pour effet d'encourager les libéraux de toute l'Europe à agir, puisqu'elle s'appuie sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Mais Canning, craignant que la Russie ne revienne sur sa décision pour obtenir des avantages territoriaux et que la Grèce, opiniâtre dans ses revendications, ne demande un roi à la France, fait évoluer la politique

anglaise pour mieux dominer la question. Profitant, en 1822, de l'horreur de la répression turque contre les Grecs, il soutient, contre toute sagesse, la cause grecque et suscite un enthousiasme chez les romantiques comme Chateaubriand, lord Byron, Delacroix, Victor Hugo qui entraîne finalement la France et la Russie à soutenir la Grèce. L'Angleterre prend la tête d'une alliance anglo-franco-russe qui s'engage à aider les insurgés jusqu'à l'indépendance en 1830. Cet acte commençait de briser la Sainte-Alliance et, comme en avait prévenu Metternich, donnerait le signal d'une immense révolution en Europe. Quelques mois plus tard, les Bourbons de France furent les premières victimes.

En effet, en France, depuis 1828, les libéraux, déchaînés, réclament des libertés contre le gouvernement. Charles X, au lieu d'agir contre son serment qui l'enchaînait à la Charte, constitution libérale adoptée par Louis XVIII, prie son excellent ministre Villèle, pour les calmer, de démissionner. Sa nièce, la duchesse d'Angoulême, l'avertit : « *Vous avez abandonné Monsieur de Villèle, c'est la première marche de votre trône que vous descendez.* » Les libéraux en profitent, calomnient Charles X et plébiscitent le régicide Louis-Philippe après qu'il eut reconnu le principe de la souveraineté du peuple. Le roi du pavé monte sur le trône et la Révolution reprend ses droits.

L'Église, elle, maintient sa position en rejetant tout compromis avec le libéralisme. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, deux courants se dessinent à Rome : celui des *zelanti*, les prélats conservateurs hostiles au libéralisme, et celui des *politanti*, enclins aux concessions. De la mort de Pie VII (1823) à 1846, les différentes élections pontificales voient la victoire des *zelanti*. Le pape Léon XII (1823-1829) prononce une double condamnation contre « *l'indifférentisme* » et contre la franc-maçonnerie. Grégoire XVI (1831-1846) renforce ces mesures antirévolutionnaires par la condamnation très juste et sans appel de Félicité de Lamennais qui, au sein de l'Église, tente, à la fin des années 1820, une première expérience de conciliation entre le catholicisme et la Révolution.

La révolution de 1830 en France provoque l'embrassement de toute l'Europe, mais demeure en grande partie contenue. En Allemagne, le ministre autrichien réagit efficacement face aux émeutes qui éclatent et parvient à resserrer autour de lui les souverains allemands.

En Italie, la révolte soutenue par les *carbonari* et ouvertement révolutionnaire est matée par Metternich avec 20 000 soldats.

En Espagne, Ferdinand VII réprime également les libéraux. Il fait cependant une erreur : en demandant aux Cortès (assemblées provinciales) de reconnaître sa fille Isabelle comme héritière du trône au lieu de son frère don Carlos, réactionnaire, il ouvre une guerre civile interminable entre carlistes et libéraux.

En Pologne, l'insurrection échoue. Toutes les révoltes polonaises du dix-neuvième siècle, toutes compréhensibles qu'elles soient et auxquelles prennent part un certain nombre de catholiques, sont condamnées par le pape, car elles s'appuient sur le principe subversif de la liberté des peuples. Les insurgés sont très durement réprimés par l'armée russe et une quantité de Polonais rouges émigrent dans les pays occidentaux où ils joueront un rôle actif dans les sociétés secrètes et dans les mouvements insurrectionnels de 1848.

La Suisse, très sensible aux événements de Grèce, voit s'affronter en son sein la ligue catholique et les libéraux protestants. Ces derniers l'emportent et obtiennent à la diète la majorité.

La Belgique est le seul pays où la révolution apporte apparemment du mieux. La population se soulève contre la Hollande protestante et demande un souverain. Pour éviter un embrasement européen, Louis-Philippe renonce à installer sur le trône le duc de Nemours, son fils, et propose le prince de Saxe-Cobourg qu'il marie à l'une de ses filles. C'est l'origine d'une grande lignée qui donnera les saints rois belges du vingtième siècle, prisonniers toutefois de la constitution libérale adoptée en 1831.

L'Angleterre, seule, domine le monde, impassible. Tout semble lui réussir.

### 1848

En 1846, la Sainte Vierge apparaît à La Salette et avertit que *si son peuple ne veut pas se soumettre, Elle sera forcée de laisser aller le bras de son Fils*. Notre-Seigneur révèle à son tour à sœur Marie de Saint-Pierre, carmélite de Tours, l'imminence du châtement : *« Quand de mon bras puissant, j'ébranlerai le trône pour en faire tomber celui qui y est assis (l'usurpateur), dans quel état sera la France. »*

La conjonction de l'opposition libérale et socialiste et de difficultés économiques a raison du régime français. À partir de 1846, de mauvaises récoltes de blé et une maladie qui fait pourrir les pommes de terre provoquent la hausse du prix du pain, la disette dans les campagnes et la misère ouvrière dans les villes. Le 22 février 1848, l'émeute éclate.

La révolution se fait au cri de *« Vive la Pologne ! Vive la Prusse ! Vive l'Italie ! »*, les peuples de ces pays, soulevés par les sociétés secrètes, cherchant

à faire reconnaître leurs droits à l'indépendance. Michelet écrira vingt-deux ans plus tard : *« Que d'émotion, que de vœux pour l'unité de ces peuples ! Dieu nous donne, disions-nous, de voir une grande et puissante Allemagne, une grande et puissante Italie. Le concert européen reste incomplet, inharmonique, sujet aux fantaisies cruelles, aux guerres impies des rois tant que ces hauts génies de peuples n'y siègent pas dans leur majesté, n'ajoutent pas un nouvel élément de sagesse et de paix au fraternel équilibre du monde. »*

Louis-Philippe avait promis la liberté, mais la II<sup>e</sup> République est proclamée et avec elle l'anarchie. *« En Révolution, disait l'abbé de Nantes, il se trouve toujours un moment où pour sauver l'ordre on est obligé de faire couler le sang et de revenir à une société autoritaire. »* (Conférence : "1848-1851. LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE", F19, 1991) On cherche donc un dictateur. En France, le noyau dur de la République, guidé par Thiers, écrase les républicains populaires et établit un homme jugé aisé à manœuvrer : Napoléon III. *« C'est un crétin que l'on mènera »*, confie Thiers.

Partout ailleurs en Europe, les soulèvements nationalistes sont réprimés, mais au prix de grosses lésions. En Autriche, Metternich, empêché par l'opposition des archiducs d'organiser la répression contre les émeutiers et lâché par l'empereur, donne sa démission. L'armée reprend la situation en main et le chancelier Schwarzenberg obtient l'abdication de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> au profit de François-Joseph et d'une monarchie renforcée. Partout en Italie, sauf dans le Piémont que l'Angleterre et Napoléon III protègent, le maréchal autrichien Radetzky écrase les mouvements républicains qui s'étaient levés, encouragés par le départ de Metternich et par les premières mesures réformatrices déraisonnables de Pie IX. En Allemagne, Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, mate la révolte libérale, mais par calcul, il espère en échange obtenir l'appui des princes allemands pour imposer sa suprématie sur l'Allemagne. La monarchie des Habsbourg ne cède pas à cette tentation et fait totalement échouer son projet. L'unité allemande est repoussée et il paraît clair qu'elle ne pourra se réaliser que par un affrontement entre la Prusse et l'Autriche.

Un mot encore sur l'Autriche. Elle reste très catholique et monarchiste. Devant les poussées indépendantistes des différents peuples qui la composent, en particulier de la Hongrie et de la Croatie, l'empereur et l'élite autrichienne comprennent que leur force, que le principe de leur unité, réside dans leur dynastie, dans leur catholicisme et dans leur position stratégique au cœur de l'Europe. Le soutien de la

France aux diverses tentatives indépendantistes leur paraît bien caractéristique de notre esprit devenu anticlérical, subversif, ne rêvant que d'exporter la révolution aux quatre coins du monde ! L'empereur François-Joseph est le seul qui maintient encore l'esprit de la Sainte-Alliance (3<sup>e</sup> conférence : *GÉO-POLITIQUE ET ORTHODROMIE*, abbé de Nantes, PC 44, 1991). L'Autriche est la seule puissance monarchique catholique à faire front à l'Angleterre et à la ligne des pays libéraux et républicains de plus en plus nombreux en Europe.

## LE SECOND EMPIRE

Soutenu par l'élite bourgeoise et libérale, Napoléon III prend le pouvoir par le coup d'État de 1852. Ce *carbonaro* couronné veut être l'homme de la démocratie et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. À l'intérieur, il rassure les petites gens des campagnes et donne satisfaction aux hommes d'argent. À l'extérieur, il détruit les traités de 1815. « *Il faut donner à l'Empire, disait-il, une signification immense de nationalité et de grandeur.* » Les patriotes italiens et allemands, qui savent que leur unité dépend de l'appui d'une puissance extérieure, ont compris qu'ils trouveraient en Louis-Napoléon un protecteur.

À cette époque, l'Italie est sous domination autrichienne, sauf les États pontificaux, composés de la Romagne et du Latium, le Piémont et le royaume des Deux-Siciles (cf. carte de l'Italie, *infra*, p. 25). Le franc-maçon Cavour, ministre du roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II, qui souhaite faire l'unité des royaumes d'Italie sous l'étendard de la Révolution, est reçu en secret par l'empereur. Napoléon III promet d'aider l'Italie contre l'Autriche, à condition que l'on ne porte pas atteinte à l'intégrité des États pontificaux, car une grande partie des catholiques français soutient son régime. Cavour accepte, mais se garde bien d'avouer son intention de trahir les clauses de l'accord au moment opportun. Pour l'heure, le Piémont provoque l'Autriche qui déclenche la guerre. Napoléon III répond en se rendant en Italie en mai 1859. La victoire de Magenta nous livre Milan. Solferino, effroyable tuerie qui affaiblit notre armée, nous donne la Lombardie que la France rétrocède gracieusement au Piémont...

Naturellement, Louis-Napoléon ne s'attire aucune reconnaissance des Italiens qui veulent toute la péninsule, y compris les États pontificaux. Dans un premier temps, Cavour suscite des soulèvements dans les États du centre (duchés de Toscane, de Modène, de Parme, sans toucher aux États du pape) et fait élire des assemblées constituantes qui demandent ouvertement leur rattachement au Piémont. Napo-

léon III comprend qu'il a été trompé, mais prisonnier du principe du droit des peuples, il laisse s'accomplir le vœu d'unité italien.

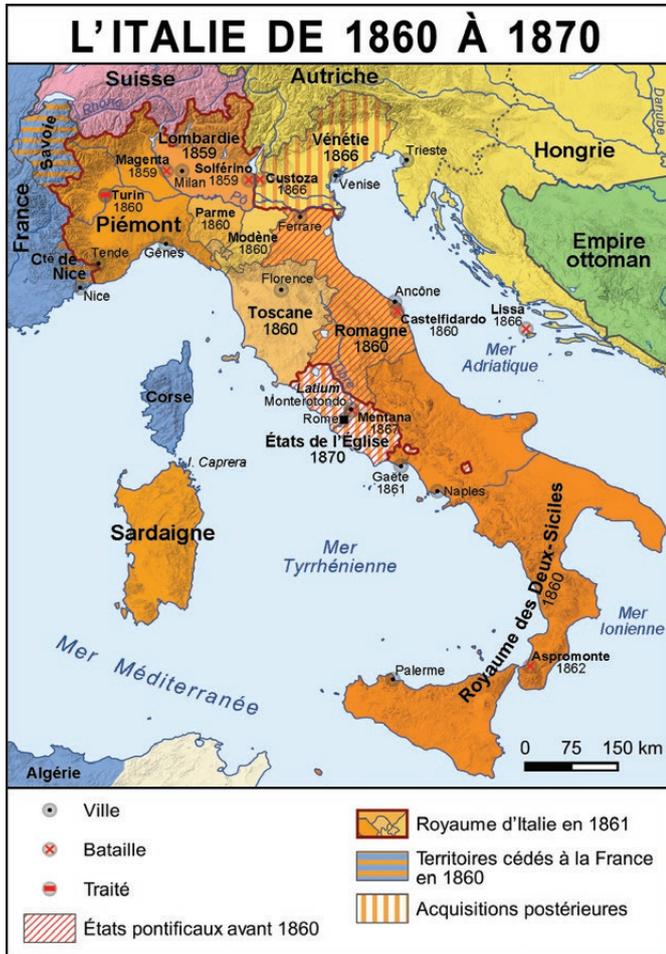
Restent les États pontificaux et le royaume de Naples. Les enragés d'extrême gauche, rivaux du parti de Cavour, que sont Garibaldi et ses chemises rouges conquièrent Naples en 1860 et menacent Rome. Habile, Cavour, voulant se faire passer pour modéré, propose à Napoléon III que les troupes piémontaises prennent de vitesse Garibaldi et occupent les États pontificaux, sauf Rome et le Latium. L'empereur, dépassé par les événements, accepte. La bataille de Castelfidardo contre les zouaves le 11 septembre 1860 donne la Romagne au Piémont.

Napoléon III, conscient que Cavour n'en restera pas là, envoie des troupes françaises dans Rome pour s'interposer afin d'empêcher les révolutionnaires d'entrer, mais aussi pour interdire aux zouaves de gagner, comme ils ont montré qu'ils pouvaient le faire à Mentana le 3 novembre 1867. Cette politique intenable s'effondre en 1870 avec le rappel de nos troupes en France, notre défaite à Sedan et la chute de l'empereur.

Les apparitions de Notre-Dame à Lourdes en 1858 et le prix du sang versé par les zouaves en Italie valent tout de même à l'Église une double victoire contre le libéralisme qui sera d'une immense portée : la condamnation par le bienheureux Pie IX de l'hérésie libérale par la publication du *SYLLABUS* en 1864 et la définition du dogme de l'infailibilité du Souverain Pontife au concile du Vatican en 1870. Avec la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854, ces deux mesures, marquées du sceau de la vérité divine, demeurent à jamais comme des pierres d'attente sur lesquelles sera reconstruite la Chrétienté monarchiste à l'heure de l'Immaculée.

En Allemagne, Guillaume I<sup>er</sup> et son chancelier Bismarck sont ennemis du libéralisme, et, dans la lignée de leur luthéranisme, cherchent la grandeur de la Prusse et des Hohenzollern. Mais l'Allemagne s'alliera toujours de préférence avec la libérale Angleterre contre les monarchies catholiques, car saxonne et protestante comme elle. Pour Bismarck, l'objectif est clair : « *Il n'y a pas de place pour deux, il faudra lutter contre l'Autriche pour notre existence même.* » Et encore : « *L'intérêt de la Prusse est pour moi le seul poids normal qui doit entrer dans la balance de notre politique, il faut réaliser l'unité allemande par le fer et par le sang.* » L'Empire allemand sera donc prussien, autoritaire et antiautrichien ou ne sera pas.

D'un point de vue géopolitique (cf. la carte sur l'Allemagne, *infra*, p. 25), il s'agit de faire la jonction entre la Rhénanie et la Prusse en forçant



tous les États du centre (Hanovre, Thuringe, Saxe, Bavière, etc.) à se placer sous son autorité, ce que ces derniers refusent. Par lignage et par catholicisme, ils sont attachés à l'Autriche.

Bismarck s'y prendra donc en deux temps : éliminer l'Autriche et fédérer les États allemands dans une guerre commune contre la France.

Pour abattre son adversaire du sud, Guillaume I<sup>er</sup> et Bismarck remilitarisent leur royaume en passant outre l'obstacle parlementaire et cherchent à obtenir de la Russie et de la France leur neutralité en cas de conflit.

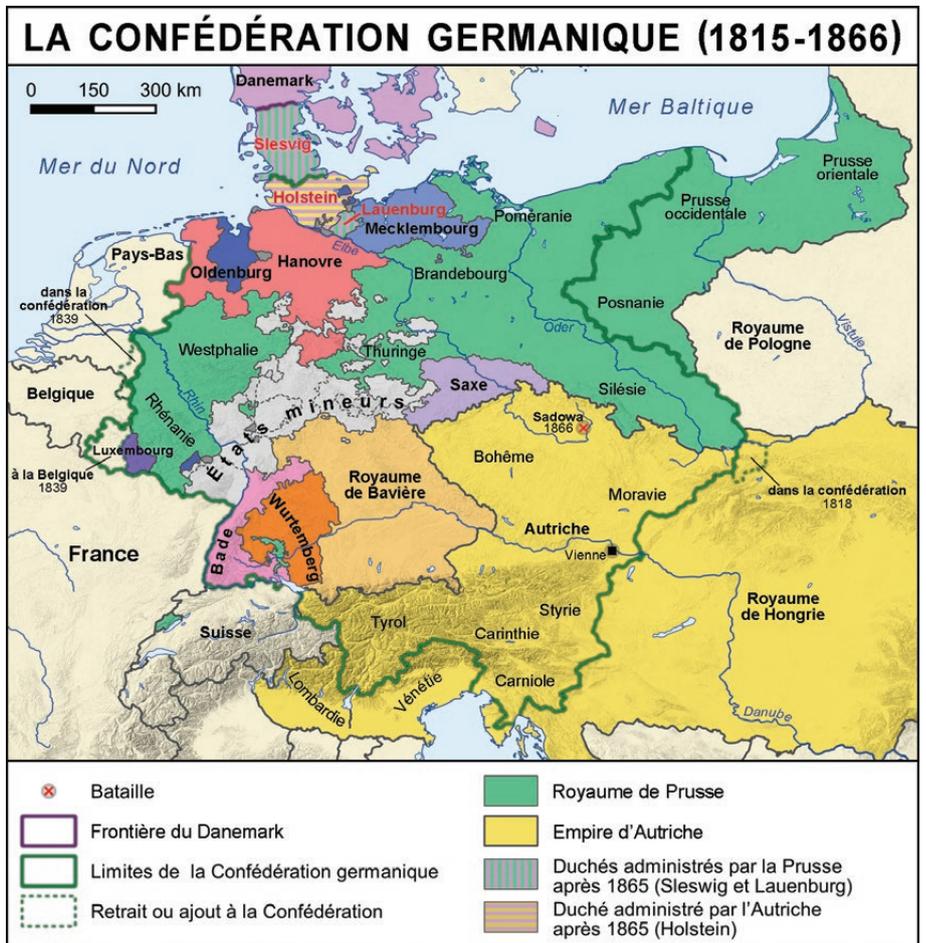
Bismarck s'attire la bienveillance de la Russie en apportant son soutien à Alexandre II dans la répression de l'insurrection polonaise de 1863.

Quant à la France, son soutien lui est presque acquis. Le parti républicain et libéral est pro-allemand. « *L'unité de l'Allemagne comme l'unité de l'Italie,*

lisait-on dans *LE SIÈCLE*, journal libéral, *c'est le triomphe de la révolution.* » Tous les politiciens de l'époque, Bainville les cite tous, sauf Thiers qui calcule déjà de remplacer Louis-Napoléon, sont pour la Prusse. D'ailleurs, Bismarck s'est vanté d'avoir distribué des subsides aux journaux français, financièrement qu'il a arrêté le jour où il a déclaré la guerre contre la France.

En plus, Bismarck fait entrer plus avant ce grand benêt de Napoléon III dans sa politique grâce à ce qu'on a appelé *l'affaire des duchés*. Le souverain danois, qui possède les duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg sur la frontière nord de l'Allemagne, meurt. Ses sujets, germanophones, se prononcent non pour l'héritier danois direct, mais pour un prince allemand. Bismarck les soutient et entraîne l'Autriche à le suivre. On fait le partage : la Prusse prend deux duchés, Vienne le Holstein, mais qu'elle ne peut pas défendre à cause de sa situation géographique éloignée. C'est un piège que Bismarck refermera en l'annexant pour créer un conflit avec l'Autriche.

Pour empêcher la France d'intervenir dans ce conflit à venir, le chancelier se rend à Biarritz en septembre 1865 et conclut un accord avec Napoléon III : en échange de sa neutralité, il lui promet des compensations territoriales en Vénétie et sur le Rhin. Napoléon accepte et se rend ainsi gravement



coupable de trahison contre la Chrétienté et contre l'équilibre européen.

L'année suivante, l'armée prussienne est prête. Le ministre von Roon et le chef d'état-major von Moltke ont totalement réorganisé et modernisé l'armée. Elle est dotée d'un moins bon fusil que le Chassepot français, mais elle possède les premiers canons avec chargement par la culasse, le canon Krupp, et elle utilise les nouveaux moyens de communication que sont le télégraphe et les chemins de fer.

En juin 1866, l'armée prussienne envahit le Holstein, ce qui est condamné par la quasi-totalité des États allemands. Bismarck répond en annonçant qu'il considère la Confédération germanique comme dissoute. L'issue du conflit est donc déterminante. La Prusse unifiera l'Allemagne ou sera éliminée.

Après avoir battu Saxons, Bavares et Hanovriens, Bismarck écrase l'armée autrichienne à Sadowa le 3 juillet 1866. En marchant sur son cœur, François-Joseph avait demandé à la France son aide, mais par haine de l'Autriche, de son absolutisme et de son catholicisme, Louis-Napoléon la lui avait refusée sans calculer qu'il perdait ainsi sa seule chance de salut. Il présente même à son peuple la victoire de la Prusse comme un progrès d'unification européenne.

Seulement, la Prusse inflige une telle défaite à l'Autriche, que la France a beaucoup à craindre pour elle. Il faut réorganiser l'armée, ce que le maréchal Niel presse de faire. Mais les parlementaires républicains s'y opposent. « *Jamais l'Allemagne de Kant ne fera la guerre à la France de Rousseau* », déclarent-ils. Le premier ministre Émile Ollivier fait réduire le contingent et déclare : « *Que la France désarme et les Allemands sauront bien convaincre leurs gouvernements de l'imiter.* »

Le 19 juillet 1870, Bismarck déclenche la guerre par la fameuse dépêche d'Ems, quarante ans jour pour jour après l'annonce faite par la Reine du ciel à sainte Catherine Labouré en 1830. Le châtimement de ce régime français impie est arrivé. La France est isolée. Ni l'Angleterre ni l'Italie qui ne pense qu'à prendre Rome ne viennent secourir la France. Le 2 septembre, c'est la capitulation à Sedan. Le 4, Léon Gambetta proclame la République à l'Hôtel de Ville de Paris. Mais incapable de défendre la capitale, le gouvernement s'enfuit à Bordeaux où il finit par accepter une paix draconienne qui nous ôte, sans tenir le moindre compte des vœux des populations concernées, l'Alsace et la Lorraine du nord. Surtout, Bismarck, comme il l'avait escompté, scelle l'unité allemande par la guerre nationale menée contre la France. L'Empire allemand est proclamé à Versailles, dans le château des rois de France, le 18 janvier 1871.

## VERS LA GUERRE : 1914-1918

Le personnage clef qui précipite la victoire du libéralisme dans le monde et qui aboutira à la Grande guerre est le pape Léon XIII. Élu en 1878, il prend le contrepied de la politique du bienheureux Pie IX. Rêvant de séduire et de s'entendre avec les gouvernements du monde entier, y compris ennemis de l'Église, par l'intermédiaire de sa Secrétairerie d'État et de ses diplomates, Léon XIII se rend au libéralisme et brise toute résistance catholique existante. Ses décisions les plus folles sont, en Allemagne, la neutralisation du *Zentrum*, le seul parti catholique capable de faire obstacle au *Kulturkampf* de Bismarck, et, en France, l'obligation, en 1893, de se rallier à la République.

Heureusement, ces mesures insensées trouveront leur redressement, au moins doctrinal, dans la condamnation de la démocratie chrétienne par saint Pie X en 1910 et par les extraordinaires Apparitions de Notre-Dame à Fatima en 1917 qui provoqueront l'arrivée de Salazar et avec lui un retour à la Chrétienté.

Après la défaite de Sadowa, l'Autriche est confrontée à une suite de revendications libérales et nationalistes qui obligent François-Joseph à lâcher du lest en abandonnant le centralisme et en instituant un système dualiste qui transforme l'Empire en une double monarchie, l'Autriche-Hongrie (cf. la carte de l'Autriche-Hongrie, *infra*, p. 27). Cela réveille les appétits et les oppositions des peuples de langue allemande, slave, tchèque, slovaque, croate, slovène, magyare, hongroise, de religion catholique, orthodoxe, protestante, musulmane qui la composent. Seul l'empereur a le souci de maintenir l'unité du pays et de sauver l'équilibre européen, mais il dispose de peu de marge de manœuvre.

Pour se renforcer, il est poussé à se tourner vers les Balkans où plusieurs États vassaux de l'Empire ottoman en déclin cherchent à secouer le joug turc. La Roumanie, la Grèce, le Monténégro, la Serbie obtiennent une certaine autonomie. Cette dernière aspire à constituer une "grande Serbie" en étendant son influence à l'ensemble des Slaves du sud, la Yougoslavie actuelle.

Pour libérer la Bulgarie orthodoxe et étendre son influence politique et religieuse, la Russie envahit la Turquie en 1877, mais est arrêtée aux portes de Constantinople par l'Angleterre qui menace d'intervenir. Elle refuse que la Russie obtienne un débouché sur la mer Égée par Bulgarie interposée. Finalement, par le traité de Berlin (1878), Bismarck, sollicité d'intervenir, donne l'indépendance ou une certaine autonomie à la Roumanie et aux pays de la région



réputation impériale. Surtout, elle ne comprend pas l'Europe nouvelle qu'elle a pourtant contribué à créer en soutenant la Prusse. Ce n'est qu'en 1904 qu'elle s'alarme de la menace que représente l'Allemagne. Elle cherche alors à s'allier avec la Russie et la France et se lance, jusqu'à ce que la guerre éclate, dans une course effrénée à la construction navale pour maintenir la puissance de sa Royal Navy deux fois supérieure à celle de la marine allemande.

En 1875, la Sainte Vierge apparaît à Pellevoisin où Elle manifeste qu'Elle est toujours Reine :

*« Et la France, que n'ai-je pas fait pour elle ! Que d'avertissements, et pourtant encore elle*

des Balkans qui les réclament (Monténégro, Serbie, Bulgarie), mais divise volontairement ces territoires pour affaiblir l'emprise de l'Autriche-Hongrie et de la Russie sur cette région. Ainsi, la "grande Bulgarie" libérée par la Russie est divisée en trois territoires (cf. la carte de la Bulgarie, à droite), ce qui empêche les Russes d'avoir accès à la Méditerranée. En Bosnie-Herzégovine, seul le domaine administratif est confié « à titre provisoire » à l'Autriche-Hongrie, tandis que le territoire reste sous domination ottomane.

*refuse d'entendre ! La France souffrira. Courage et confiance. »* Elle est Reine, mais le temps du châtiement est venu.

La multiplication de petites principautés dans les Balkans favorisera les luttes d'influence entre l'Autriche et la Russie dans cette région et sera la source du conflit de 1914.

En France, Mgr Freppel avait déclaré en octobre 1870, dès la chute de Napoléon III : « *La proclamation de la République a réveillé toutes les mauvaises passions [...]. Dès que les Prussiens seront partis, nous aurons à lutter contre le matérialisme et les*

La Russie, très arriérée sociologiquement, s'éveille à la révolution industrielle et à la vie intellectuelle. Il se crée un mouvement libéral et révolutionnaire qui se terminera par les crises de 1905 et par la révolution de 1917.



L'Allemagne devenue empire se renforce. Bismarck fait l'unité de l'Allemagne par le *Kulturkampf* protestant contre le catholicisme. Après son départ en 1890, Guillaume II poursuit sa politique en développant considérablement l'armée et la marine.

L'Angleterre s'est dotée d'un empire immense et totalise à elle seule un quart du commerce mondial. Mais des signes de faiblesses apparaissent. Elle perd son rang de première puissance commerciale au profit des États-Unis dans les années 1870. En 1899, en Afrique du Sud, elle vainc les Boers, descendants des colons hollandais, mais au prix d'horribles massacres et de pertes immenses qui nuisent à sa

*athées.* » (MGR FREPPEL, frère Pascal, t. II, p. 20) Et effectivement, en 1877, la France choisit le pire des régimes. C'est la République des républicains, l'expulsion des curés et des religieux, la rupture du concordat. C'est la faiblesse constitutive de l'État, l'explosion de scandales comme celui de Panama. C'est la démoralisation de la patrie, la diffusion du pacifisme et du socialisme, la destruction de notre justice, de notre armée, de notre service de renseignements et surtout du principe d'ordre avec l'affaire Dreyfus. C'est l'illusion de notre diplomatie qui, en exagérant les effets de l'entente cordiale, nous fait imaginer que les Russes nous protégeront sans que nous n'ayons besoin de fournir aucun effort de guerre.

Maurras au contraire, par son empirisme organisateur, prévoit l'imminence de la guerre et demande qu'on réarme. Mais le gouvernement antimilitariste décide de réduire le budget militaire de cinquante millions-or en 1905 à vingt millions-or en 1914, lorsque l'Empire allemand ne cesse d'accroître sa puissance militaire. L'Action française, dès lors, ne cesse de dénoncer l'incurie de la République et c'est ainsi que nous entrons dans la guerre meurtrière de 1914-1918.

#### LA CONFÉRENCE DE VERSAILLES

Après la guerre, la conférence de la paix s'ouvre à Versailles le 18 janvier 1919. Trente-deux nations y sont représentées. Les délibérations sont assurées par le "Conseil des Quatre", États-Unis, Angleterre, France et Italie, c'est-à-dire par les pays les plus acquis aux idées libérales et révolutionnaires. Le président Wilson proclame, à travers ses 14 points, l'instauration du libre-échange, le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la nécessité de la démocratie, et tous les sacrifices que cela réclamera. Le traité de Versailles marque la victoire du libéralisme politique et économique anglo-saxon imposé à toutes les nations.

Ainsi, la Pologne est reconstituée. Cet immense pays, dont les frontières sont absolument conventionnelles, possède une anomalie : le couloir de Dantzig qui coupe la Poméranie allemande en deux. Ce sera, comme l'a prévu Bainville, l'origine d'une nouvelle guerre.

On ne se prive pas de dire à l'Allemagne qu'elle est gravement coupable. Mais l'œuvre de Bismarck est respectée : l'unité allemande est non seulement maintenue, mais renforcée. Elle échappe à deux périls certains : la révolution bolchevique et le séparatisme des provinces rhénanes et de la Bavière catholique. Les Américains tiennent à restaurer la puissance allemande pour équilibrer les puissances des pays d'Europe et créer des marchés qui lui soient profitables. Ils ne veulent pas d'une France forte. Celle-ci

sera très vite mise comme en état d'accusation de vouloir faire souffrir l'Allemagne.

En revanche, pour respecter le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, on n'hésite pas à arracher les peuples de l'Autriche-Hongrie au pouvoir légitime de leur empereur catholique Charles I<sup>er</sup> de Habsbourg et à réduire l'ancien empire à une malheureuse petite Autriche sans débouché sur la mer et amputée de la Hongrie, du Tyrol, des pays slovènes et de tous les territoires situés au nord de Vienne. Elle est dominée par la nouvelle Tchécoslovaquie qui rassemble en République des peuples sans liens les uns avec les autres.

La Hongrie est séparée de l'Autriche, comme les progressistes et les libéraux hongrois le souhaitent, à l'encontre de leur foi catholique et de leur système féodal et agraire encore très conservés.

Enfin est formée la Yougoslavie. Une monstruosité qui associe des pays de quatre religions différentes : catholicisme, luthéranisme, orthodoxie et islam. Ce pays demeurera une menace perpétuelle pour l'avenir.

#### CONCLUSION

Les 14 points de Wilson et le traité de Versailles, signé le 28 juin 1919, marquent la victoire du système anglo-saxon protestant et, avec le démantèlement de l'Autriche-Hongrie, la mort du système catholique et monarchique. En appliquant à la lettre l'absurde principe révolutionnaire des nationalités, l'équilibre séculaire européen, remis en cause en 1789, a, en cent trente ans, volé en éclats. Le traité de Versailles marque la disparition du droit des gens, de la coutume, en vigueur dans les monarchies. Sous le signe de la franc-maçonnerie et par sa machine à broyer les nations catholiques, ce traité entérine le triomphe du libéralisme politique et économique et la construction d'un enfer laïc et collectiviste mondial.

Comprenons à quel point l'Église et les rois ont des ennemis qui cherchent leur mort. Les rois ont mission de les réprimer par la justice et par la force. L'Église doit garder intact le dogme de la foi et condamner toute idée fautive et toute hérésie. Si l'un des deux pouvoirs vient à manquer à sa mission, tous deux sont en péril. Ils sont si essentiels au bien humain, au bien divin des nations, que la contestation de leur légitimité ne peut que préluder, comme on l'a vu, aux bouleversements apocalyptiques du monde moderne. Si nous voulons revivre en paix, nous n'aurons pas d'autres choix que de revenir au Sacré-Cœur et au Cœur Immaculé de Marie, vrais Roi et Reine de France, qui nous donneront un Souverain Pontife et un roi de France sacré à Reims selon leurs Cœurs.

*Frère Michel de l'Immaculée Triomphante et du Divin Cœur.*

## LA CONVERSION DE LA RUSSIE ?

Mon bien cher frère Bruno,

Depuis quelques jours, je me suis plongé, après m'être rappelé ce que m'avait dit frère Scubilion à ce sujet, dans les récits des missionnaires de Mandchourie racontant l'effroyable persécution des Boxeurs qui eut lieu durant l'été 1900. J'ai trouvé ces récits dans les *ANNALES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS*, transcrites et disponibles sur le site internet de leurs archives.

Je ne peux m'empêcher de vous en parler, car ce que j'ai découvert de ce fait historique m'a semblé très intéressant et même consolant en ce moment où l'hystérie antirusse se déchaîne en France et jusque dans l'Église. Vous devez être assez surchargé actuellement, et pour ne pas vous encombrer davantage je voulais juste, si vous me permettez, vous donner un rapide résumé de ces événements, qui pour ma part m'ont éclairé sur la vocation de la Russie, qui, il y a plus d'un siècle, était déjà vouée à la défense de la Chrétienté en sauvant d'une extermination certaine des missionnaires français... catholiques, des religieuses françaises et des milliers de chrétiens chinois qu'ils évangélisaient.

La mission de Mandchourie fut fondée par Mgr Verrolles en 1838. La province était vaste comme deux fois la France et s'étendait du sud vers le nord, de la mer de Chine à la Sibérie russe, enclavée entre la Mongolie à l'ouest, la Russie au nord et à l'est (Vladivostok) et la Corée au sud-est.

Les premières années furent très difficiles et il y eut des martyrs. Petit à petit les Missions Étrangères de Paris envoyèrent des renforts qui permirent de

s'implanter finalement dans toute la région (notre arrière grand-oncle, **le Père Noirjean**, évangélisa le nord, près de la frontière russe). Mais ce n'est qu'à partir des années 1890 que la Mission prit enfin son essor, au point qu'elle put être divisée en deux vicariats apostoliques. En 1898, à la veille de la persécution, elle comptait deux évêques, trente-quatre missionnaires français administrant quelque 25 000 chrétiens et plusieurs religieuses de la Providence qui tenaient environ trois cents écoles et orphelinats avec leurs quatre mille cinq cents élèves et orphelins ! C'était donc une véritable Chrétienté qui se fondait là, mais qui faillit être anéantie totalement en moins de six semaines s'il n'y avait eu l'intervention providentielle... de l'armée russe.

Les Russes étaient déjà présents en Mandchourie, car ils étaient en train de construire le chemin de fer reliant le port d'Ing-tze au sud, ouvrant sur la mer de Chine, à la Sibérie. Ils avaient donc formé des colonies regroupant les familles des ingénieurs et des employés, protégés par des garnisons de cosaques répartis le long de la voie de chemin de fer. Ces quelques soldats et officiers russes joueront un rôle primordial dans les premiers temps de la persécution en protégeant de façon très courageuse les missionnaires et les religieuses, permettant à un bon nombre d'entre eux de s'enfuir dans les pays voisins.

Mais le début de la persécution des Boxeurs fut si violent et si rapide que beaucoup de missionnaires et de chrétiens furent massacrés, à commencer par l'évêque de la Mandchourie méridionale, Mgr Guillon, qui fut décapité le 3 juillet 1900

dans sa cathédrale de Moukden, avec un de ses missionnaires, un prêtre chinois, deux religieuses françaises et deux cents chrétiens. Les corps furent ensevelis sous les décombres de la cathédrale incendiée. Ce fut le signal du déchaînement de la persécution à travers tout le pays. La terrible nouvelle arriva rapidement à Léon XIII qui écrivit aussitôt aux directeurs de Paris « *encore tremblant et anxieux* » qu'il allait faire prier pour « *que le Très-Haut inspire à tous des pensées de concorde et de paix et qu'il mette ainsi un terme aux ruines et aux massacres* ». Il est assez frappant de voir que Léon XIII ne propose dans sa lettre aucune solution politique, ce qui ne nous étonne pas après avoir écouté le cratère de frère Pascal, puisque le Pape avait placé quelque temps auparavant tous les espoirs de sa diplomatie dans l'empereur de Chine, qui se trouvait être désormais ouvertement le principal soutien des persécuteurs, engageant l'armée chinoise auprès des Boxeurs pour les aider à exterminer chrétiens et Européens...

Or, la solution politique vint de la Russie, qui elle seule parvint à rétablir l'ordre en Mandchourie et qui permit aux missionnaires de revenir rapidement.

L'action de la Russie se fit en deux temps :

Durant les mois de juin et juillet, les Russes présents en Mandchourie ne s'inquiétèrent pas trop des Boxeurs, pensant qu'ils ne s'en prendraient pas à eux, c'est pourquoi ils furent pris par surprise lorsque les Chinois attaquèrent les stations du chemin de fer et les soldats russes qui les gardaient. Trop peu nombreux, ils durent se replier vers la Russie. Dans la ville de Tie-Ling où vivait

une de ces colonies russes, se trouvait également la Mission du Père Henri Lamasse ainsi qu'un orphelinat tenu par deux religieuses françaises.

Se voyant dans l'impossibilité de s'enfuir, le Père et un de ses confrères allèrent demander la protection des Russes. Ceux-ci, devant la menace chinoise, résolurent d'abandonner la colonie pour rejoindre la frontière, n'ayant qu'une centaine de cosaques pour protéger leur retraite.

Cependant, ils acceptèrent immédiatement d'escorter non seulement les Pères et les Religieuses, mais aussi près de deux cents de leurs chrétiens chinois, essentiellement des femmes et des enfants. Le convoi arriva quinze jours plus tard en territoire russe, après avoir essuyé des attaques incessantes des Chinois et traversé un pays où la population, fanatisée par les Boxeurs, leur était devenue totalement hostile. Le Père Lamasse a écrit un récit absolument passionnant, mais aussi très édifiant de cette aventure. Mais ce qui m'a tout de suite frappé fut de lire l'enthousiasme, la profonde amitié et l'admiration qu'avaient les missionnaires pour les Russes... et réciproquement ! On retrouve aussi l'esprit de sacrifice des Russes qui payèrent cher cette expédition, perdant une trentaine de cosaques, blessés grièvement ou tués par les balles chinoises...

Dans un second temps, alors que le reste de la Mandchourie était mis à feu et à sang, les Russes préparaient une contre-offensive de grande ampleur. Le 24 juillet, des troupes débarquées dans le sud attaquèrent les soldats chinois qui se replièrent vers le port d'Ing-tze où étaient assiégés deux missionnaires et quelques Européens. Le Père

Letort en était et nous avons son récit racontant la libération de la ville par les Russes, le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, patronne de la Mandchourie. Il écrivait :

*« Nous voilà donc au calme sous la protection du drapeau russe, et il est fort douteux que les Chinois, malgré leurs dires et leurs bravades, osent venir le renverser. Bientôt, les cosaques vont s'avancer vers le nord, d'abord à Hai-tcheng, puis à Leao-lang et à Moukden où ils pourront donner la main aux troupes du nord, qui s'approchent par terre. »*

Dans cette campagne, ils libérèrent toutes les villes des Boxeurs et de l'armée chinoise, veillant en même temps sur les missionnaires qui étaient restés cachés et sur leurs chrétiens, comme ce fut le cas des Pères Perreau et Hérim :

*« Le 13 octobre (sic !) nous arriva un courrier des Russes ; ces Messieurs nous demandaient : Existez-vous encore, avez-vous besoin de secours ? Je leur répondis : oui ; et le 18 octobre, deux cents soldats russes nous attendaient à Kao-chan-toun, c'était la délivrance... Nous franchîmes de nuit les vingt kilomètres qui nous séparaient de nos libérateurs. Les officiers se montrèrent très bons ; ils restèrent trois ou quatre jours à Kao-chan-toun, pour permettre aux chrétiens de trouver des maisons. »* (récit du Père Perreau)

Enfin, la grande ville de Moukden fut également libérée, là où furent martyrisés Mgr Guillon et des centaines de chrétiens. Le Père Letort conclut ainsi son récit :

*« Les Russes sont donc les maîtres à Moukden et ils espèrent le demeurer. Nous avons trouvé parmi eux des officiers très aimables, et si nous nous sommes efforcés*

*de leur être toujours agréables et utiles, ils n'ont pas manqué de nous rendre service quand l'occasion s'est présentée. Beaucoup parlent la langue française, et les rapports s'en ressentent, la cordialité est plus grande.*

*« Plusieurs ont montré pour certains missionnaires un dévouement vraiment fraternel, en les sauvant ou en les soignant ; il eût été bien doux pour nous, de voir quelque décoration française orner les poitrines où battaient ces nobles cœurs.*

*« Mais il reste la question religieuse ; nous n'ignorons pas que sur les terres soumises aux tsars, les catholiques n'ont pas toute la liberté qu'ils souhaitent... Je m'arrête au seuil d'un avenir dont la connaissance appartient à Dieu seul. »*

Voilà mon frère comment s'est passée la persécution des Boxeurs en Mandchourie. Outre l'admiration et la reconnaissance que l'on a pour les Russes, j'ai aussi été frappé du courage si édifiant de nos missionnaires qui n'avaient qu'un désir : retrouver leur Mission pour relever les ruines... et quelles ruines ! On a du mal à le croire quand on lit le bilan de ce qu'ont fait les Chinois en six semaines : **toutes** les églises de Mandchourie ont été détruites, excepté une, à Ing-tze. **Tous** les établissements des missionnaires : orphelinats, écoles, séminaires, couvents, ont été pillés, incendiés et détruits...

Comme vous me l'aviez dit : *« Nous sommes les héritiers de tous ces gens là ! »* et c'est une grande fierté !

Je ne vous retiens pas plus longtemps, mon bien cher frère Bruno, en vous demandant humblement votre paternelle bénédiction,

*Frère Martin de Sainte-Thérèse.*

## IN MEMORIAM

## LE BEAU RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE FORTIER

LA CRC canadienne est en deuil. Le 10 mars dernier, dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, s'éteignait, à l'hôpital de Sherbrooke, Marie-Thérèse Fortier, que tous appelaient « Grand-maman Fortier ». Quelques jours plus tôt, à l'une de ses petites-filles qui pleurait de la voir en partance pour le Ciel, elle avait tout simplement répondu : « Je vous l'avais bien dit que je n'étais pas éternelle. » C'est qu'on avait fini par l'oublier, ou plutôt on pensait que le Bon Dieu nous la garderait encore bien longtemps pour que cette fidélistime amie continue à nous édifier et être un modèle pour tous.

Retraçons en quelques lignes l'histoire de cette famille que notre Père aimait tant.

C'est en 1944 que Gérard et Marie-Thérèse unirent leurs destinées à Saint-Isidore d'Auckland, petit village de colonisation récente, au sud de Sherbrooke, non loin des lignes américaines. Il s'ensuivit trente années de vie éprouvée sur une petite exploitation agricole, illustrant la parole du saint curé d'Ars à ses bons paysans : « Toujours miséreux, jamais misérables. » Ils étaient soutenus par leur foi ancestrale, les sacrements et les institutions paroissiales, dont ils étaient des membres actifs, sous la direction d'excellents curés.

La Révolution tranquille assortie de la Révolution conciliaire allait bouleverser ce bel ordre. Pour contrer la réforme scolaire qui, par la création des polyvalentes, arrachait les enfants aux familles, les Fortier préférèrent, au prix d'une plus grande pauvreté, vivre en semaine dans un appartement à Sherbrooke, tandis que le papa allait travailler comme bûcheron aux États.

À la fin des années soixante, le curé de Saint-Isidore s'opposa aux réformes conciliaires et, tout particulièrement, à la nouvelle messe. C'est lui qui fit connaître à ses meilleurs paroissiens le mensuel « LA CONTRE-RÉFORME

CATHOLIQUE » et certains enregistrements de notre Père sur cassette. Les Fortier ne tardèrent pas à adhérer à cet enseignement si sage.

Aussi, en novembre 1974, ils n'hésitèrent pas à se rendre à Montréal pour écouter notre Père qui y donnait sa première conférence en terre canadienne, invité par un saint prêtre, l'abbé Saey, également bien connu d'eux.

En 2006, grand-maman écrivit à notre sœur Julie, l'une de ses petites-filles, le récit de cette rencontre mémorable, avec une précision confondante :

« La rencontre s'est produite en novembre 1974 à Montréal. Sa conférence : "OÙ VA L'ÉGLISE ?" expliquait le modernisme et le progressisme. C'était le titre d'un opuscule de Mgr Plourde, archevêque d'Ottawa. Ses vues n'étaient pas les mêmes que celles du Père. Notre religion repose sur trois clous d'or... »

Suit un résumé précis de la conférence, qui se termine ainsi : « Tu peux comprendre comme cette conférence nous avait enchantés. Des applaudissements enthousiastes dans la salle. C'était ensuite la période de questions. Et, tout à coup du fond de la salle, un beau drôle qui faisait partie d'une délégation de l'archevêché de Montréal s'est levé pour nous dire que l'abbé de Nantes était "suspendu" (sic). Des exclamations ont jailli et ça a été un tumulte. Le Père est resté très calme. L'interrupteur a continué en disant : "Ce prêtre que vous pouvez prendre pour un grand saint est un prêtre disqualifié qui a été suspendu." Le Père lui a dit : "Puisque vous êtes si fort, que vous voulez mettre en garde ces pauvres gens, dites-leur ce que veut dire disqualifié et apprenez-leur où est mon erreur. Vous avez la parole." Applaudissements. Le drôle a continué d'ergoter (...). L'assistance commençait à s'échauffer. Les uns criaient : Sortez-les. Les gens étaient exaspérés contre ces intrus. Nous nous sommes aperçus, ton grand-père et moi, que nous avons les poings serrés. Finalement, le Père toujours calme a vu la paix revenir dans la salle et tout s'est terminé par l'Ave Maria »...

Ce fut le début d'une amitié indéfectible de disciples, fondée sur une adhésion sans faille à la vérité. Lors de son second séjour canadien, en 1979, notre Père les visita pour la première fois. Il en garda un souvenir impérissable, admirant immensément l'intelligence, l'acuité avec lesquelles ce couple,



Notre Père chez ses bons amis Fortier, en 1993, à Saint-Isidore-de-Clifton.

dans sa petite ferme perdue au fin fond de la campagne canadienne, comprenait et suivait le combat CRC. On ne parla que de cela, au point que notre Père n'avait pas su qu'ils avaient aussi six enfants et déjà trois petits-enfants.

Dès lors, chaque visite de notre Père au Canada devait obligatoirement compter une étape à Saint-Isidore ! Grand-maman honorait « *la belle visite* » de ses innombrables pâtisseries maison, qu'on dégustait tout en parlant théologie et politique.

Tout au long de l'année, elle prenait parfois la plume pour écrire de longues lettres à notre Père, toujours appréciées et lues à la communauté. En 1976, elles leur valurent ce rare éloge : « *Je vois en vous lisant que vous me comprenez parfaitement, vous, si loin ! si isolés ! mieux que tant de grands intellectuels de Paris !!!* »

Évidemment, le 12 juin 1982, Marie-Thérèse était au premier rang des amis venus à l'aéroport de Montréal accueillir les deux frères que notre Père envoyait fonder la maison Sainte-Thérèse. Il fut décidé que, après les deux jours qu'ils devaient passer chez l'abbé Saey à Montréal, l'étape suivante serait Saint-Isidore où ils trouvèrent tout comme notre Père leur avait dit, à commencer par une confiance sans limite envers ces deux petits jeunes... tout simplement parce qu'ils étaient envoyés par le Père. Mais celui-ci les avait avertis : « *Vous ne ferez pas les malins au Canada, car vous y trouverez des CRC depuis plus longtemps que vous et meilleurs que vous !* »

Dès le printemps 1983, notre Père donna la permission aux frères de réunir les amis pour une journée de convivialité à la cabane à sucre des grands-parents Fortier et à celle de leurs enfants, pour bénéficier de ce qu'il déclara être le « *huitième sacrement, inventé par le Bon Dieu pour faire revivre les Canadiens-français après leur long hiver* » : le sirop d'érable, à la cabane. La journée commençait par une messe à l'église du village, que le curé, même progressiste, ne pouvait refuser, grand-maman n'était-elle pas depuis des années l'inlassable secrétaire bénévole de la paroisse ? Elle s'attira ainsi l'estime de tous les prêtres qui se sont succédé à Saint-Isidore, estime qui rejaillissait sur la CRC.

À ces réunions annuelles, s'ajoutait l'assistance régulière au cercle de Sherbrooke dont leur fille, Gisèle, était et est encore la chef de cercle. Ils ne manquaient pas non plus toutes les activités importantes à la maison Sainte-Thérèse, toujours heureux de retrouver la communauté qu'ils aidaient bien souvent de leur nécessaire plutôt que de leur superflu. Et on ne s'étonne pas de les voir parmi les premiers Canadiens à faire acte d'allégeance à la Communion phalangiste en 1985.

À partir de 1994, leur âge les contraignit à ralentir un peu leur activité. Grand-papa se concentra sur l'entretien de son érablière qu'il léguerait à ses enfants et petits-enfants ; Grand-maman, outre le jardin et la paroisse, s'était constitué une bibliothèque de plus de 4000 bons livres qu'elle prêtait à ses petits-enfants.

La mort de leur fils André en 2005, puis celle de Gilles, leur deuxième fils, en décembre 2011, quelques jours avant la mort de son Gérard après une longue maladie, furent les dernières grandes épreuves de Grand-maman. Elle les supporta avec sa foi et sa dignité habituelles, et sans que cela vienne étouffer son enthousiasme pour le combat de la

CRC. Peu de temps avant, elle avait dû se résigner à quitter la petite maison de Saint-Isidore, si chère à son cœur puisqu'elle avait été le théâtre de tant d'actes de vertu de son époux et de ses enfants ; des siens aussi, mais eux, elle ne les voyait pas.

Devenue pensionnaire de l'ancien monastère des rédemptoristes de Sherbrooke, transformé en résidence pour personnes âgées, ses jours s'écoulèrent tous semblables, mais éclairés par les nombreuses visites de ses enfants, de ses brus et de ses gendres, ses 18 petits-enfants, ses 47 arrière-petits-enfants, et ces derniers mois, ses deux arrière-arrière-petits-enfants ! Elle était évidemment fidèle à la lecture mensuelle d'*IL EST RESSUSCITÉ*, qu'elle lisait pratiquement en un jour, avant d'en reprendre plus tranquillement la lecture, une ou deux fois, pour bien assimiler le contenu des articles. Bientôt, elle s'initia au site CRC, et quand elle sut profiter de la VOD... ce fut le bonheur total, qui atténa considérablement l'isolement exigé par les mesures sanitaires contre la covid.

Comme elle avait eu six enfants, elle avait attribué à chaque jour de la semaine la famille de chacun pour qui elle offrait ses prières et ses sacrifices ; quant au septième jour, le dimanche, il était évidemment pour nos communautés, leurs « dirigeants » et les amis phalangistes.

C'est à quelques jours de ses quatre-vingt-dix-neuf ans qu'une défaillance cardiaque et rénale la conduisit à l'hôpital, où elle fit l'édification de tous par sa gentillesse et sa patience avec les infirmières, y compris les stagiaires souvent maladroitement. Elle offrait toutes ses petites souffrances pour les siens et la CRC, elle put se confesser et recevoir les derniers sacrements, et... organiser ses funérailles, ayant aussi le bonheur de revoir tous les siens, un par un, recevant leurs recommandations et leurs marques d'affection avec beaucoup d'émotion.

Le matin du 10 mars, se sentant plus faible et souffrant davantage, elle appela l'infirmier qui lui donna un calmant ; avant qu'il ne la quitte, elle lui réclama son crucifix. Quand l'infirmier revint quelque temps plus tard, il la trouva morte...

Pour leurs cinquante ans de mariage, grand-papa s'était essayé à se faire poète pour exprimer publiquement son affection à sa chère Thérèse. Notre Père avait tellement apprécié ces quelques vers sans prétention, mais qui expriment si bien l'amour humain sanctifié par la fidélité à la grâce et à la vérité selon son enseignement, qu'il les publia dans la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* de décembre 1994 :

« *Après cinquante ans de notre vie,  
Je me réjouis d'être ton mari.  
J'aurais aimé aussi être ton enfant  
Car tu es une bonne maman.  
Dans les épreuves, la maladie et les accidents,  
Je pouvais compter sur toi tout le temps,  
Quand on est jeune, on est amoureux,  
Mais quand on vieillit, c'est encore mieux,  
Si un jour le Bon Dieu  
Nous prend dans son Ciel tous les deux  
Ce sera merveilleux. »*

Eh bien voilà, c'est fait, et c'est merveilleux.

*(Père Pierre de la Transfiguration.*



## COURSE DE VITESSE

EN 1999, alors que la CRC était ballotée par les tempêtes et l'Église submergée par l'apostasie, notre Père nous expliquait : « *Mon idée, c'est qu'il y a une course de vitesse entre les armées du bien et les armées du mal.*

*Le démon sait que tout va se retourner contre lui à une certaine date et, au moment où on croira que l'Église va être vaincue mortellement, ce sera le moment où on sera vainqueur, et on en approche... »* (GEORGES DE NANTES, DOCTEUR MYSTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE, p. 447)

Depuis le déclenchement de l'opération militaire spéciale russe en Ukraine, le 24 février, prévenant une agression de l'OTAN sous masque ukrainien, cette course de vitesse prend des allures de sprint final !

Le 26 février, frère Bruno écrivit sa supplique au pape François pour l'implorer de consacrer la Russie au Cœur Immaculé de Marie, afin d'obtenir la paix. Le mercredi des Cendres 2 mars, les évêques ukrainiens lui adressèrent à leur tour une demande analogue. La semaine suivante, nous apprîmes que la lettre de frère Bruno avait été remise en main propre au Saint-Père. Immense espérance ! Depuis, la CRC est suspendue aux nouvelles de Rome et d'Ukraine.

Le 15 mars, le Vatican annonça la décision du Pape de consacrer la Russie au Cœur Immaculé de Marie le jour de la fête de l'Annonciation, 25 mars. Nouvelle tellement extraordinaire, mettant fin à près d'un siècle de refus, de demi-mesures et faux-semblants romains, que frère Bruno écrivit dès le lendemain une *LETTRÉ À LA PHALANGE* exhortant nos amis à redoubler de prières pour que François persévère dans sa résolution, malgré les mille obstacles qui ne manqueraient pas de survenir.

### VŒUX PERPÉTUELS

Samedi 19 mars, fête de saint Joseph, nos frères Louis-Marie de Saint-Georges et André du Cœur de saint Joseph prononcèrent entre les mains de frère Bruno leur triple vœu perpétuel de pauvreté, chasteté et obéissance. Il est facile de prendre un tel engagement, leur expliqua notre frère prieur, sous le double patronage du Chef de la Sainte Famille et de notre Père fondateur, "saint Georges de chez nous", qui en fut la vivante image en nos temps d'apostasie.

En guise de cadeau, frère Bruno leur divulguait deux billets intimes que lui avait écrits notre Père et qui laissent entrevoir la vie mystique dans laquelle s'enracinait son combat : « *Je veux vivre encore, m'améliorer*

*beaucoup et travailler pour notre ordre (...). Il faut poursuivre l'œuvre de la CRC, avec votre enthousiasme, avec sagesse. Mais dès que vous avez un peu de liberté, revenez à Jésus, adonnez-vous pleinement à la vie mystique. Votre force, vous la trouverez toujours là, et nulle part ailleurs.* » (1<sup>er</sup> mai 1978)

### ÉPOUSES DU GRAND ROI.

Le lendemain, dimanche 20 mars, c'était au tour de nos sœurs Marie-Lucie des Saints Anges, Marie-Colombe de l'Annonciation et Blanche de Notre-Dame d'Afrique de s'unir pour toujours à leur divin Époux. Leurs familles sont si nombreuses qu'elles remplissaient la nef de notre chapelle, la galerie Saint-Sauveur attenante et débordaient jusque dans la bibliothèque !

Frère Bruno leur rappela la grandeur de leur engagement : malgré les théologiens attachés à la perfection formelle du "septénaire sacré" des sacrements de l'Église, notre Père soutenait que la profession religieuse, rencontre de la créature avec Dieu, et qui donne la grâce, est un sacrement. C'est un mariage et même le modèle sublime du mariage, puisqu'il s'agit de l'union d'une créature avec... son Créateur ! Union perpétuelle de cœur, de corps et d'âme, aussitôt consommée lors de la communion eucharistique qui est le rite principal de cette cérémonie. Par la médiation de Marie, la religieuse ne fait plus avec Jésus crucifié qu'un seul Cœur, une seule Victime.

Quant à la fécondité d'un tel mariage mystique, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'avait bien comprise. Dans son billet de profession, que frère Bruno lut à nos sœurs avant le Salut du Saint-Sacrement, elle demandait : « *Jésus, fais que je sauve beaucoup d'âmes, qu'aujourd'hui, il n'y en ait pas une seule de damnée et que toutes les âmes du purgatoire soient sauvées... Je ne veux que te réjouir et te consoler.* »

Quelles supplications nos frères et sœurs profès firent-ils monter vers le Ciel en ce jour ? Frère Bruno leur avait rappelé que, selon la tradition, toute prière faite au moment de la grande prostration sous le drap mortuaire, les bras en croix, est exaucée.

Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, le Saint-Siège publia le texte de la consécration au Cœur Immaculé de Marie que le Pape prononcerait le 25 mars. Malgré le caractère déroutant de cette longue prière, par une nouvelle *LETTRÉ À LA PHALANGE*, frère Bruno recommanda aussitôt à nos amis de prendre part aux cérémonies qui seraient organisées dans les paroisses en union avec le Saint-Père : « *N'oublions pas que "l'Acteur" principal en cette circonstance est Notre-Dame de Fatima elle-même.* » Quel bel acte de foi dans la toute-puissance de la Sainte Vierge !

## RETRAITES DES ENFANTS

Les enfants de la CRC avaient été spécialement mobilisés pour prier pour le Saint-Père. La tournée de petites retraites permit à frère Thomas d'inspecter le front des troupes !

Les 12 et 13 mars, il rejoignit les petits Bretons à l'ombre de l'un de leurs plus prestigieux sanctuaires : le site idéal pour raconter l'histoire de la dévotion mariale en France. Il ne s'agissait pas de retracer l'évolution du sentiment religieux de nos aïeux, mais une histoire bien réelle dont le personnage central est Notre-Dame elle-même, multipliant ses interventions dans le Royaume des Lys. Plus de huit mille sanctuaires témoignent du lien unissant notre Patrie à sa Reine, depuis les origines !

Le recteur se mit en quatre pour accueillir la retraite qui put profiter de vastes locaux paroissiaux pour les instructions, les jeux, les repas, le coucher, d'une splendide basilique pour y prier aux pieds de la Sainte Vierge et de toute une escouade de confesseurs. Ajoutez à cela des enfants innocents qui accueillent toute parole du frère comme sentence d'Évangile et vous comprendrez que frère Thomas nous est rentré enchanté de sa virée bretonne.

Deux semaines plus tard, il descendit avec frère Bruno dans le Béarn, accueilli aussi chaleureusement par le clergé local. Or, au lendemain de la cérémonie de consécration de la Russie et de l'Ukraine, nos amis étaient anxieux de savoir ce qu'en pensait notre frère prieur. Pendant que frère Thomas instruisait les enfants, frère Bruno travailla très dur pour donner finalement aux parents une explication décisive de l'acte accompli par le Saint-Père : malgré une phraséologie qui nous rebute de prime abord, malgré l'omission de Notre-Dame de Fatima, la Russie est désormais consacrée au Cœur Immaculé de Marie par cet acte public du Pape et des évêques qui se sont unis à lui à son appel. C'est l'événement le plus important du siècle !

Frère Bruno rédigea son analyse dès son retour à la maison Saint-Joseph dans une nouvelle *LETTRE À LA PHALANGE*. Mais déjà, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la nouvelle avait fait le tour de la CRC : « *La consécration est valide !* »

Les 2 et 3 avril, frère Thomas était dans le Poitou, secondé par frère Albino, recruté lors d'une escale à Magé. Petite retraite campagnarde, en compagnie des moutons, en pleine période des agnelages ! Nos agneaux à nous sont souvent touchants de ferveur et leurs parents, de fidélité : tous très réceptifs aux directives de frère Bruno, soucieux de prier davantage à son appel. Et, grâce de choix, le vicaire de la paroisse vint leur administrer les sacrements à domicile.

Enfin, les 9 et 10 avril, cent trente enfants rallièrent la maison Saint-Joseph pour une dernière petite retraite

et la célébration de la fête des Rameaux. Le samedi, ils firent la conquête des curés des environs, venus les confesser. Puis frère Thomas galvanisa leur zèle pour la Sainte Vierge. Le titre des instructions les immunnisait à lui seul contre la fièvre électorale : « *VIVE LA REINE !* » Le lendemain, avant la grand-messe, cette petite foule acclama le Christ-Roi en processionnant dans le parc, en dignes successeurs des enfants de Jérusalem, « *Pueri Hebræorum* ». Le « *Parle, commande, règne* » fut chanté avec une telle conviction, qu'il dut retentir jusqu'au bureau de vote du village, chatouillant les oreilles des citoyens assemblés !

L'après-midi, frère Bruno enregistra la conférence sur le Saint Suaire qu'il avait prononcée en Alsace le mardi précédent, 5 avril.

## LA PASSION SELON LE SAINT SUAIRE

L'événement est sans précédent : un curé avait demandé à notre frère prieur, en sa qualité de sindonologue, de présenter à ses paroissiens le Saint Suaire de Turin, afin de les préparer à la Semaine sainte. Cette expédition en province a ramené frère Bruno quarante ans en arrière, à l'époque où le Père l'envoyait presque tous les week-ends prononcer des conférences sur le Saint Suaire aux quatre coins de France.

Après avoir survolé les deux mille ans d'histoire du Linceul du Christ – au terme desquels l'aberration de la datation au carbone 14 est évidente ! – frère Bruno raconta les douleurs inimaginables de Notre-Seigneur, que seul nous révèle le Saint Suaire, tel un cinquième Évangile. Dans le sillage du D<sup>r</sup> Barbet, toute sa science est ordonnée à la contemplation religieuse de la Passion et de la Résurrection. Les agrandissements du Saint Suaire, projetés sur un grand écran placé dans le chœur de l'église, déroulés au premier abord, devenaient à la parole de notre frère la plus éloquente des prédications.

Si le public, composé de paroissiens et de quelques amis de la région, n'était pas aussi nombreux que l'aurait mérité l'événement, frère Bruno fut frappé en revanche par son attention religieuse. À leur arrivée, plusieurs assistants étaient perplexes quant à l'authenticité de la Relique. Le matraquage médiatique qui a relayé la fraude du carbone 14 depuis 1988 a fait son œuvre ! Une heure et demie plus tard, tous repartirent convaincus de la vérité de ce don bouleversant du Christ à son Église pour notre siècle apostat, et profondément émus par la vue de la Sainte Face de Notre-Seigneur, si paisible.

La ferveur du chant final, les questions qui furent posées, l'empressement des auditeurs autour de la table de presse furent autant de signes de notre unanimité ce soir-là. Il avait suffi que frère Bruno prêche la vérité de notre religion pour que se manifeste notre communion avec ces fidèles de diverses "sensibilités".

## LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Durant la Semaine sainte, nous avons pu bénéficier de la présence de deux aumôniers, heureux de goûter pendant quelques jours la paix de la maison Saint-Joseph. Nous avons pu, grâce à eux, célébrer le triduum pascal avec une solennité bien réconfortante.

Depuis plusieurs mois, frère Bruno avait décidé de profiter de ces jours de retraite pour nous parler du secret du Cœur de Jésus et Marie, leur commune vocation pour le salut des hommes : le mystère de la Rédemption (publié sous le sigle : S 173).

Ce dogme est tombé en désuétude dans l'Église conciliaire. Haï par les impies, méprisé par les modernistes et les progressistes, le Crucifix disparaît des paysages, des édifices et des cœurs.

Ce n'est pas de rappeler des définitions scolastiques qui rendra aux fidèles la saveur des mystères. Théologien chevronné, imbu de la Sainte Écriture, notre Père était surtout soucieux d'allumer dans toutes les âmes l'amour qui brûlait dans la sienne. C'est pourquoi il excella dans l'art d'exprimer les plus riches vérités dans le langage des simples.

Frère Bruno commença, par nous faire prendre la mesure du péché originel. Attentivement scruté par l'exégète, le vocabulaire employé par l'auteur sacré laisse entendre quelle fut l'horreur de ce crime d'Adam et Ève, péché d'orgueil qui les précipita dans les pires dépravations.

Notre très chéri Père céleste outragé et affligé, Adam et Ève châtiés, la création tout entière bouleversée, il fallait réparer : « *Il faut payer, explique frère Bruno. C'est une exigence imprescriptible de la "sainteté de justice" du Père ; mais par tractation entre le Père et le Fils, dans l'amour du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, une rédemption est possible.* »

Pour comprendre ce « *marché d'amour* » dans lequel le Verbe Fils de Dieu et l'Immaculée Conception s'offrent spontanément pour se substituer à nos premiers parents coupables, notre frère nous rappela plusieurs figures de l'Ancien Testament particulièrement expressives de ce salut promis aussitôt après la chute originelle. Ce sera un sacrifice sanglant, comme celui que Dieu demanda à Abraham de son fils Isaac (Gn 22). Notre Père ne pouvait nous en lire le récit sans que sa voix s'étrangle, y lisant annoncés, déjà, le chemin de Croix et l'immolation du Calvaire. De même, l'histoire de Jacob se substituant à Ésaü, selon les instructions de sa mère la sage Rébecca (Gn 27), nous éclaire sur la façon dont Jésus, en parfaite intelligence avec sa Mère, se revêtit devant son Père du péché de tous ses frères humains, plus méchants qu'Ésaü, pour recevoir non une malédiction, mais une bénédiction.

Ces figures s'accomplissant dans les Évangiles, notre Père les commente avec la même finesse.

Surtout, en méditant le mystère de la Rédemption à la lumière du Cœur Immaculé de Marie, Corédemptrice, il nous en ouvre un accès tellement touchant ! À sa suite, frère Bruno nous raconte la Passion du Christ du point de vue de la Vierge Marie, Notre-Dame des Douleurs :

« Elle était là, debout, le visage à cinquante centimètres du Visage de son Fils, son Christ en train de mourir, Face à face ; Face à face effrayant, mais Face à face aussi très nourrissant, parce que la Vierge Marie voyait sur ce Visage qu'elle connaissait bien, non pas le désespoir, non pas la colère, non pas la haine de ses ennemis, mais au contraire elle voyait à travers toutes ses souffrances effrayantes, ce regard chaviré, elle voyait quand même son Fils aimer ces gens qui le clouaient, le mettaient sur la Croix, ces gens qui se moquaient de lui ; aimer ces gens et travailler au rachat de l'humanité.

« C'est là que la Vierge Marie est vraiment devenue Médiatrice, parce que, pour ainsi dire, elle offrait le Visage de son Fils à Dieu le Père pour le salut de l'humanité. »

À la sortie de la conférence, un jeune frère s'exclama : « *Ah ! mon frère, je comprends mieux, maintenant, pourquoi le Bon Dieu aime tellement la Sainte Vierge !* » Vraiment, notre Père nous apprend à « faire de notre religion un amour ».

### RETRAITE DE SEMAINE SAINTE

SELON LE PÈRE DE FOUCAULD.

C'était précisément ce qui caractérisait déjà le Père de Foucauld. Comment mieux nous préparer à sa canonisation du 15 mai prochain qu'en réécoutant, en complément des instructions de frère Bruno, la retraite prêchée par notre Père en 1997 : *RETRAITE DE SEMAINE SAINTE SELON LE PÈRE DE FOUCAULD (S 130)* ? Il y commentait les méditations si concrètes, si chaleureuses du jardinier des clarisses de Nazareth scrutant amoureuxment les Évangiles.

Disciple intégral du frère Charles de Jésus, l'abbé de Nantes conclut cette retraite par une démonstration de son martyre, le 1<sup>er</sup> décembre 1916. Les faux disciples du frère universel, qui n'en retiennent qu'une figure inconsistante de « spirituel pur », ne peuvent admettre qu'il ait été tué en haine de la Foi et de la France. En revanche, ce martyr nous apparaît comme le sceau de sa sainteté et de sa vocation singulière de moine-missionnaire aux avant-postes de la Chrétienté.

À Paris, un groupe de jeunes phalangistes enthousiastes a entrepris de distribuer des tracts CRC lors des rares événements organisés pour préparer la canonisation du Père de Foucauld ou à la sortie des églises, afin de réhabiliter son martyr et d'indiquer son héritier authentique : l'abbé Georges de Nantes, fondateur des Petits frères et Petites sœurs

du Sacré-Cœur. Alors que les occasions de faire de la propagande CRC s'étaient raréfiées depuis quelques années, cette nouvelle génération de lycéens et d'étudiants renoue avec un service auquel notre Père avait toujours encouragé ses amis. Ainsi lors de la Pentecôte 1981 : « *Quand on voit certains d'entre vous cesser d'être des "profiteurs" mais devenir des "diffuseurs", c'est-à-dire se mettre au service de la CRC, monter des réunions, être toujours là, aux camps ou à la Permanence de Paris, pour faire les travaux de service, ou distribuer des tracts, alors ça, ça fait plaisir parce que ce sont quand même des gens qui rapportent en pensée, en influence, en rayonnement !*

« *Le service de la CRC ! Cela s'appelle une ascèse, une discipline, une générosité, une charité, un dévouement obscur et je dois dire que c'est rare ! C'est rare, mais c'est là le véritable épanouissement et c'est par là que vous vous préparez à un service plus grand le jour où la Patrie en aura besoin.* »

La première récompense de ce zèle sera la venue de frère Bruno à Paris, le 15 mai, pour y célébrer la canonisation de notre saint Père Charles de Foucauld.

#### MARIE, VICTOIRE DE JÉSUS

Nos méditations de Semaine sainte ont débouché sur des résolutions pratiques : Notre-Dame de Fatima veut que nous récitons le chapelet tous les jours – c'est la seule "assistance à mourir" qui tienne ! – et que nous portions le scapulaire du Mont-Carmel, signe visible de notre consécration à son Cœur Immaculé. Pourquoi ? Parce que cela lui fait plaisir ! C'est par ces pratiques que s'actualise le mystère de notre Rédemption dont Elle est la Médiatrice.

Revenue demander la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis, à Pontevedra, en 1925, puis la consécration de la Russie, à Tuy, en 1929, Notre-Dame s'est vue méprisée par la hiérarchie de l'Église jusqu'à ce 25 mars 2022. Mais pour que sa victoire soit complète, il importe encore que le Saint-Père recommande la pratique des cinq premiers samedis du mois. C'est pourquoi frère Bruno nous fit part en conclusion de la lettre qu'il a adressée au pape François, le 12 avril, pour le supplier de satisfaire pleinement notre Mère du Ciel.

C'est avec cette grande intention au cœur que le lundi de Pâques, 18 avril, notre sœur Marie-Victoire de Jésus prononça ses premiers vœux temporaires de pauvreté, chasteté et obéissance, quittant avec joie son voile gris de novice pour prendre le voile blanc des professes. Son seul nom résonne comme un inter-

## LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5€.

*Ajouter le prix du port.*

### ◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

#### AVRIL 2022

- L 169. "L'AFFAIRE DE NANTES."
  3. LE CRUEL COMBAT DU FILS CONTRE SON PÈRE.
  4. DE L'APPEL DU PAPE AU PAPE. 1 DVD – 1 CD.
- PC 85. SAINT AUGUSTIN PRÊCHE AUJOURD'HUI.
 

SESSION DE LA TOUSSAINT 2021

  8. JÉSUS-CHRIST NOTRE ROI ET NOTRE MAÎTRE.
  9. PÉLAGIANISME D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. 1 DVD – 1 CD.

### ◆ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2021

#### MARS 2022

- PC 84. GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE.
  11. LE SIÈCLE DU TRIOMPHE DES ERREURS DE LA RUSSIE (1917-1991).
  12. L'ÉCHEC DE L'AMBITION HÉGÉMONIQUE DES ÉTATS-UNIS (1898-2021). 2 DVD – 2 CD.

signe, tandis que nous guettons désormais les victoires miraculeuses du Cœur Immaculé de Marie !

Encore faut-il que nous nous convertissions et frère Bruno ne se lasse pas de rappeler que la consécration n'est pas une formule magique. Jésus attend que le Saint-Père, l'Église tout entière et chacun de nous la complètent et lui donnent tout son effet en embrasant la dévotion réparatrice, en la propageant le plus possible autour de nous, dans nos familles, dans nos paroisses, pour consoler le Cœur Immaculé de Marie.

Le prochain premier samedi sera le 7 mai. Sûrement, vous viendrez plus nombreux que jamais à la maison Saint-Joseph, dans nos ermitages ou bien même dans vos paroisses, pour pratiquer les exercices de réparation et retirer les épines qui blessent le Cœur de notre Mère chérie !

*(frère Guy de la Miséricorde.)*

**LA DÉVOTION RÉPARATRICE**  
ou les cinq premiers samedis du mois  
*fascicule agrafé réalisé par nos sœurs, 20 pages.*  
**Disponible sur demande.**

**Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.**

**Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.**

**F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>**

**ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.**

**POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.**